



www.bnf.fr

chroniques

de la Bibliothèque nationale de France

N° 62 avril-juin 2012

**SPECIAL
PRESSE**

Exposition

La Presse à la Une

De la Gazette à Internet

Exposition

Joel-Peter Witkin

Enfer ou Ciel

{BnF

**Agenda en
pages centrales**



En bref 3

Spécial presse 4

- La presse à la une
- France-Algérie : dessins de presse
- Annette Léna, le photojournalisme à la vie à la mort
- Le nouveau journalisme d'investigation
- Data journalisme, l'information à l'épreuve des chiffres
- Numérisation de la presse : bilan d'étape
- La presse et ses images dans les collections



Expositions 14

- Joel-Peter Witkin - Enfer ou Ciel
- Gaston Fébus en son château de Pau
- Edmond Jabès trouve ancrage à la BnF



Mécénat 18

- Louis Røederer, mécène engagé



Auditoriums 21

- Edmond Jabès, un poète de l'altérité



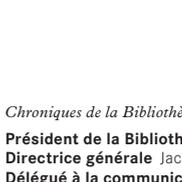
Collections 22

- Zellidja : l'initiation au voyage
- Les années Ernaux
- René Girard, penseur de la violence et du religieux



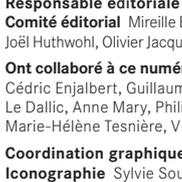
International 25

- Un programme de numérisation européen sur la biodiversité



Actualités du numérique 26

- Écrire à l'âge numérique



Un livre BnF 27

- La presse à la une De la Gazette à Internet



Focus 28

- Eric Aupol, photographe des marges

Édito

Ce numéro de *Chroniques* met *La presse à la une*, titre de la grande exposition que la BnF consacre à l'histoire de la presse écrite. À l'heure où Internet bouleverse le paysage de la presse, cette manifestation marque l'engagement de la Bibliothèque dans une cause essentielle pour la liberté de pensée et la démocratie dans notre pays. La Bibliothèque a la chance de conserver les journaux depuis leur origine grâce au dépôt légal et possède ainsi des collections sans égale. L'exposition propose une véritable plongée au cœur même de la fabrique de l'information : photographies de reportages, archives d'agences de presse, affiches et estampes, documents audiovisuels, objets de l'histoire des techniques illustrent ce parcours qui débouche sur les interrogations et les défis d'aujourd'hui. Autour de l'exposition *La presse à la une*, votre magazine présente quelques-uns des événements qui mettent la presse à l'honneur : la deuxième édition de la Biennale du dessin de presse en mars sera suivie de deux expositions, l'une sur les caricatures franco-algériennes, l'autre consacrée, cet été, à une rétrospective de l'œuvre de Wolinski, qui vient de faire don généreusement de ses archives à notre établissement. Des rencontres mettront la presse au centre des débats de journalistes, d'historiens et de spécialistes des médias : ils s'interrogeront sur les bouleversements qu'elle traverse à l'aune des crises du passé et des perspectives de l'avenir. Ce dossier spécial presse de *Chroniques* ne serait pas complet s'il ne faisait également le point sur les documents que la Bibliothèque rend accessibles à chacun dans ce domaine, notamment par le biais de la numérisation : le chantier est immense mais largement engagé, et se poursuit à raison de quelque 200 000 pages de journaux par an.

Bruno Racine,
président de la Bibliothèque nationale de France

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle.

Président de la Bibliothèque nationale de France Bruno Racine.

Directrice générale Jacqueline Sanson.

Délégué à la communication Marc Rassat.

Responsable éditoriale Sylvie Lisiecki, sylvie.lisiecki@bnf.fr

Comité éditorial Mireille Ballit, Catherine Dhérent, Jean-Marie Compte, Jean-Loup Graton, Joël Huthwohl, Olivier Jacquot, Isabelle Le Masne de Chermont, Anne-Hélène Rigogne.

Ont collaboré à ce numéro Anne Biroleau, Hervé Colinmaire, Bertrand Dommergue, Cédric Enjalbert, Guillaume Fau, Julien Goetz, Michel Janneau, Karl Laske, Sandrine Le Dallic, Anne Mary, Philippe Mezzasalma, Benjamin Prémel, Frédéric Rouzaud, Marie-Hélène Tesnière, Vladimir Tybin, Dominique Versavel, Joel-Peter Witkin.

Coordination graphique Françoise Tannières.

Iconographie Sylvie Soullignac.

Coordination des relectures Nadège Ricoux.

Maquette et révision Volonterre.

Impression Stipa ISSN : 1283-8683

Abonnements Marie-Pierre Besnard, marie-pierre.besnard@bnf.fr

VOTRE AVIS NOUS INTÉRESSE N'hésitez pas à nous écrire pour nous faire part de vos remarques et suggestions : sylvie.lisiecki@bnf.fr



En couverture : *Le Journal - Vue des machines rotatives en action, 29 mars 1927.*
Photographie Fonds L'Aurore / *Le Journal*. BnF, Estampes et photographie.

CINÉMA

Nous, Princesse de Clèves

Sortie du DVD du beau film de Régis Sauder, produit avec la collaboration de la BnF : à Marseille, les élèves du lycée Diderot s'emparent du roman *La Princesse de Clèves*, de Madame de Lafayette, dont l'action se déroule en 1558, à la cour du roi Henri II. À travers l'histoire de ce roman d'amour et de renoncement, les élèves parlent aussi d'eux-mêmes. (Nord Ouest documentaires en coproduction avec Radio France Outremer. Une édition Shellac.)

NOCTURNE À RICHELIEU

Nuit des musées

La huitième édition de la Nuit des musées aura lieu le samedi 19 mai 2012. L'exposition de la BnF, *Joel-Peter Witkin - Enfer ou Ciel*, rue Vivienne dans le 2^e, sera ouverte gratuitement de 19 heures à minuit tout comme le musée des Monnaies, médailles et antiques.



Photo David Paul Carr/BnF.

Nuit des Musées, mai 2010, Galerie de la photographie, site Richelieu.

FAUNE ET FLORE À LA BNF

Rendez-vous aux jardins

Lors des Rendez-vous aux jardins les 2 et 3 juin prochains qui voient s'ouvrir les jardins remarquables au public partout en France, il sera possible de découvrir de plus près encore le jardin de la Bibliothèque du site François-Mitterrand, habituellement fermé au public (visites par groupes sur inscription au 01 53 79 49 49).



Photo Alain Goussard/BnF.

La passerelle Simone de Beauvoir, à Paris, en face de la bibliothèque François-Mitterrand.

PORTES OUVERTES

Visites des établissements culturels et universitaires du quartier Paris rive gauche

Le 31 mai prochain, les établissements du nouveau « quartier latin », soit la BnF, l'École nationale supérieure d'architecture Paris-Val de Seine, l'université Paris-Diderot, la Bulac, l'Inalco, l'Ehess et la Maison des sciences de l'homme, présenteront leurs bâtiments, des performances d'artistes pour certains ou des trésors « cachés » qui seront rendus accessibles au public. Un parcours permettra de les visiter. Pour plus d'informations, voir sur les sites Internet de ces établissements et sur bnf.fr

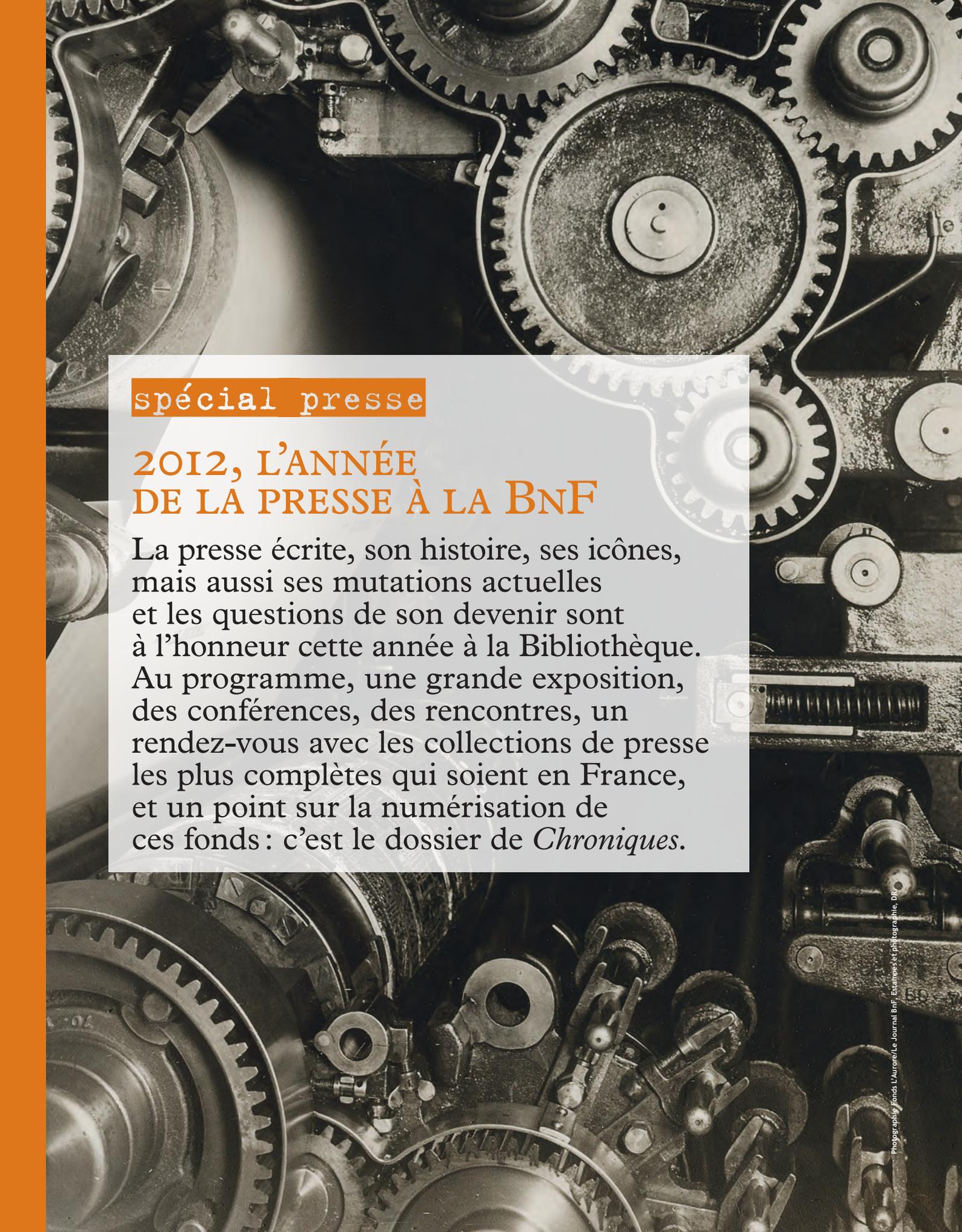


Photo David Paul Carr/BnF.

ENQUÊTE

Chroniques, vecteur d'actualité

L'enquête de lectorat menée fin 2011 a montré un taux de satisfaction élevé de nos lecteurs : 95 % des répondants se disent satisfaits de son contenu. *Chroniques* apparaît avant tout comme un vecteur de l'actualité culturelle de la BnF : les articles les plus lus concernent les expositions. Le dossier et la rubrique Collections viennent ensuite. Vos réponses nous ont donné un certain nombre de pistes sur lesquelles nous allons travailler activement : accentuer le ton « magazine » de *Chroniques* et dynamiser encore son aspect visuel, éventuellement insérer des annonces publicitaires pour des produits culturels et enrichir la version en ligne. Rapport final de l'enquête sur : http://www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/a.chroniques.html



spécial presse

2012, L'ANNÉE DE LA PRESSE À LA BNF

La presse écrite, son histoire, ses icônes, mais aussi ses mutations actuelles et les questions de son devenir sont à l'honneur cette année à la Bibliothèque. Au programme, une grande exposition, des conférences, des rencontres, un rendez-vous avec les collections de presse les plus complètes qui soient en France, et un point sur la numérisation de ces fonds : c'est le dossier de *Chroniques*.



© Saeed Khan - APF, BnF, Estampes et photographie.

LA PRESSE À LA UNE

Une grande exposition revisite l'histoire de la presse écrite à partir des collections de la BnF, qui rassemble tous les titres de la presse française depuis ses origines. Et propose une réflexion sur le devenir du support imprimé, qui a tant fait pour la liberté de pensée.

Depuis les premières gazettes du XVII^e siècle, la presse écrite n'a cessé de se transformer : évolutions des contenus, des supports et des technologies, mutations des modèles économiques... N'en déplaise aux Cassandre qui annoncent régulièrement sa mort prochaine, la presse reste un formidable outil de décryptage de la complexité du monde et l'un des ressorts majeurs de la démocratie. L'exposition *La presse à la une* revisite son histoire et guide le visiteur au cœur de la fabrique de l'information en s'appuyant sur les collections de la BnF qui, comme un véritable musée de la presse, conserve les journaux depuis leurs origines. Un choix de plus de 500 pièces, exemplaires de journaux, brouillons d'articles, manuscrits de journalistes, photographies, dessins et

peintures, met en scène ce fascinant voyage au cœur de la presse.

La fabrique de l'information

« Il nous a paru important, alors que la fabrication de l'information devient de plus en plus immatérielle, de montrer dans son aspect le plus concret la manière dont la presse se fait », explique Dominique Versavel, l'un des trois commissaires, avec Philippe Mezzasalma et Benjamin Prémel. Le visiteur est invité à découvrir la longue chaîne de fabrication matérielle et intellectuelle qui mène du fait brut au journal vendu en kiosque ou proposé en ligne. Depuis le début du xx^e siècle jusqu'aux années 1980, la production de l'information s'est faite selon les mêmes processus. Première étape : l'information tombe. L'exposition présente ainsi la succession des

dépêches sur l'assassinat de John F. Kennedy, depuis la toute première « On a tiré sur le Président » jusqu'à « Kennedy est mort ».

L'histoire des techniques de transmission et le fonctionnement des agences de presse sont illustrés par des prêts du Musée des arts et métiers : téléscripteurs, télégraphes, ou encore le bélinographe, sorte d'ancêtre du fax permettant de transmettre les photographies à distance. Étape suivante : l'agence ou les journaux envoient des journalistes et des photographes sur le terrain pour couvrir l'événement. Des archives, carnets de journalistes avec le détail de leurs reportages, notes de frais, plongent le visiteur au cœur du métier ; l'accent est mis sur la variété des profils (éditorialistes, grands reporters, photojournalistes) et les itinéraires de grandes figures

Ci-dessus
Photographes
et cameraman sur
le lieu d'un attentat
à la voiture piégée,
Bagdad, Irak,
19 juillet 2004

À gauche
Rotative du *Journal*
en fonctionnement,
29 mars 1927

comme Albert Londres, Joseph Kessel, Séverine, Roger Thérond ou encore Gösikin Sipahioglu...

L'écriture du journal

Au fur et à mesure que la presse se développe et que le métier de journaliste se professionnalise, des rubriques se mettent en place dans les quotidiens, qui aboutissent à des genres journalistiques à part entière. Cinq genres majeurs sont présentés : la restitution du fait de guerre, le fait mondain, le fait divers (et sa conséquence, le fait judiciaire), le fait social et, enfin, le fait sportif qui émerge à la fin du XIX^e, début du XX^e siècle. La presse fait des dieux du stade de nouveaux héros populaires : on se souvient des articles d'Antoine Blondin sur le Tour de France, plus célèbres que ses romans. Particularité française, le souci de la « belle écriture » dont le modèle est le journalisme politique. « Une des spécificités de la presse française – à la différence de la presse anglo-saxonne

où le pragmatisme l'emporte – est d'être une presse d'opinion, affirme Philippe Mezzasalma. Le journaliste prend une position qui se veut indépendante du pouvoir, des partis, etc. Cela fait partie de l'éthique du journalisme en France. » Dès la fin du XIX^e siècle, l'illustration fait l'objet d'une attention particulière. À partir des premières années du XX^e siècle, les quotidiens commencent à utiliser la photogravure, et la mise en page fait une place croissante à l'image puis à la photographie dans l'entre-deux-guerres. Le travail des photographes est à cette époque reconnu à l'égal de celui des journalistes. Des reportages comme celui de Robert Capa sur la guerre d'Espagne pour *Vu* en 1936, sont signés et annoncés à la une.

De nouvelles pratiques

La dernière partie de l'exposition est consacrée aux questionnements les plus contemporains sur le devenir de la presse, et en particulier aux



Photo: Jean-Pierre Bonnotte, Gamma. © Jours de France, 1970. Brf, Droit, économie, politique.

Ci-dessus
Jours de France,
23 novembre 1970

Ci-dessous
Antoine Blondin
aux Jeux olympiques
de Tokyo en 1964

Ci-contre
Charlie Hebdo,
couverture de Gébé
23 novembre 1970

À droite
Aurel
Bouteflika tremble,
2011

rappports entre la presse papier et la presse électronique. Au début de l'internet, les journaux ont créé des rédactions distinctes pour le papier et pour le web. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, où beaucoup de journalistes sont amenés à travailler à la fois pour l'édition papier et l'édition électronique. Par ailleurs, certaines nouvelles pratiques de journalisme, comme le journalisme collaboratif, suscitent des débats : en l'absence de



sources d'information valides, beaucoup de journalistes vont les chercher sur les réseaux sociaux : jusqu'où ces sources sont-elles crédibles ? Il en est de même pour les appels à témoignage faits auprès des lecteurs par les journaux : on peut légitimement se demander si les lecteurs continueront à payer pour entendre des témoignages de leurs pairs sans, bien souvent, aucune mise en perspective. La qualité de l'information est aussi une question d'argent : pour proposer un regard différent, il faut avoir les moyens d'envoyer des journalistes sur le lieu de l'événement. « La presse cherche de nouvelles voies, conclut Benjamin Prémel. Les sites de presse en ligne peinent à trouver un équilibre financier. Chaque innovation technologique fait naître l'illusion de pouvoir tout embrasser, alors qu'en fait les différents supports, papier, web, se complètent. »

Sylvie Lisiecki



La presse à la une De la Gazette à Internet

Du 11 avril au 15 juillet 2012

Site François-Mitterrand Grande Galerie

Commissaires : Philippe Mezzasalma, Benjamin Prémel, Dominique Versavel

Avec le soutien du groupe Lagardère. En partenariat avec Paris Première, L'Etudiant et France Inter

FRANCE-ALGÉRIE : DESSINS DE PRESSE

Après la 2^e édition de la Biennale du dessin de presse et avant l'exposition *Wolinski cet été*, une présentation de dessins de presse français et algériens se tient allée Julien Cain.



© Aurel Révolution du jasmin, 2011

« Pour illustrer les relations complexes entre la France et l'Algérie, le dessin de presse nous a semblé la meilleure des portes d'entrée, confie Raoul Weexsteen, secrétaire général de l'Association France-Algérie (AFA) et l'un des deux commissaires de l'exposition. Le dessin de presse est une grande tradition française qui existe aussi en Algérie, surtout depuis 1962, avec une vraie liberté de ton. Les journalistes algériens ont d'ailleurs payé un lourd

tribut à cette liberté. » L'exposition présente une sélection d'œuvres d'une douzaine d'artistes, algériens et français : des dessins et caricatures, déjà publiés pour certains, inédits pour d'autres. Ces dessins mettent en scène, avec l'acuité de l'humour et de la dérision, les liens particuliers, intenses, passionnés et parfois douloureux entre les deux pays, qui gardent la trace du passé colonial et de la blessure de la guerre d'Algérie. Pour l'Association France-Algérie qui a conçu et organisé cette exposition, il s'agissait de mettre à l'honneur des dessinateurs connus et inconnus. « Nous voulions aussi créer les conditions d'une rencontre intergénérationnelle entre des artistes "historiques", comme Plantu côté français et Haroun côté algérien, et des artistes nouveaux tels Aurel, Valère, Coco, dessinatrice française qui publie actuellement dans *Charlie Hebdo* et *L'Humanité* », ajoute Lise Lentignac, co-commissaire de l'exposition. Ahmed Haroun, dessinateur de bande dessinée, né en 1941 et « père » du dessin de presse algérien, proposera une série de dessins qui ont rythmé les relations franco-algériennes depuis les années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Mais la plupart des dessinateurs retenus évoquent la période contemporaine, c'est-à-dire les trente dernières années. Enfin, une cimaise sera réservée à des dessins inédits réalisés par les dessinateurs exposants qui le souhaitent, au rythme d'un dessin par semaine, tout au long de la durée de l'exposition. L'Association France-Algérie, créée en 1963 sous l'impulsion du général De Gaulle, poursuit son patient travail de renforcement des liens entre Français et Algériens. Cette exposition en est le témoignage.

Sylvie Lisiecki

France-Algérie : dessins de presse

Du 21 mars au 24 juin 2012

Site François-Mitterrand Allée Julien Cain - Accès libre

Commissaires : Lise Lentignac et Raoul Weexsteen



© Marc Garanger.

ANNETTE LÉNA, LE PHOTOJOURNALISME À LA VIE À LA MORT

La BnF expose plusieurs planches-contacts de cette photojournaliste des années 1960, figure engagée, romanesque et tragique.

Aux Rencontres photographiques d'Arles 2010, la journaliste Christine Coste visite l'exposition d'Anne de Montenard consacrée à l'histoire de la constitution des fonds photographiques. Un cliché en noir et blanc de Marc Garanger, daté de 1964, retient son attention : une femme aux longs cheveux noirs et au regard mélancolique, dont la beauté trouble éclipse la présence de Roger Vailland à ses côtés. Sur le cartel, outre son nom et ses dates – «Annette Léna (1939-1972)» – figurent les circonstances singulières dans lesquelles le fonds photographique qui porte son nom est entré à la BnF : «par décision de justice»... Autant de mystères qui déclenchent immédiatement chez Christine Coste le désir de les élucider. Tel un Rimbaud au féminin du photojournalisme

des années 1960, Annette Léna partagerait avec le poète adolescent le goût de l'aventure et la fulgurance d'une vie brève. Comme le poète aux semelles de vent qui finit par mettre sa poésie dans sa vie, «Annette Léna a vécu le monde par la photo», raconte Christine Coste, qui prépare le premier ouvrage la concernant. Et comme à Charleville, son histoire commence par le désir de tout quitter : un milieu petit-bourgeois, un père raciste, une existence conformiste. En 1959, elle a 20 ans, se marie, devient mère. En 1963, la rencontre avec Jean Crubellier, puis sa relation avec Yves Buin, tous deux journalistes à *Clarté*, déterminent son engagement photographique dans ce journal de l'Union des étudiants communistes. Courageuse, elle n'hésitera jamais à s'exposer

physiquement : arrêtée au printemps 1963 par la police franquiste, elle passera trois jours en prison. Jusqu'en 1966, elle couvre aussi bien Varsovie ou la Hongrie que le Biafra ou Djibouti. Et, parallèlement à ses reportages, elle signe des portraits intenses et charnels des plus grands jazzmen — Sonny Rollins, Thelonius Monk ou John Coltrane.

Aux côtés des Black Panthers

L'année 1966 marque un tournant. À la suite de sa séparation d'avec Yves Buin et de la reprise en main de *Clarté* par le parti communiste, elle part aux États-Unis, s'immerge dans le mouvement des Black Panthers et partage leur combat. Simultanément, elle diversifie ses supports en publiant dans *Jeune Afrique*, *Paris Match* et le *Magazine littéraire*, tout en étant diffusée par l'Agence Gamma. Elle vit et couvre Mai-1968, mais considère les événements comme des «enfantillages» comparés aux actions menées par les mouvements noirs américains. En 1969, elle publie *Le Matin des Noirs*. Dans ce «journal de voyage» qu'elle envisage comme un «simple témoignage» de son expérience auprès des Black Panthers, elle réaffirme sa seule idéologie : la défense du tiers-monde. «Toutes les injustices la révoltent : elle se range aux côtés des opprimés, des anticapitalistes, de tous les mouvements d'indépendance», précise Christine Coste. Puis vient sa saison en enfer : maniaque-dépressive, plusieurs fois internée en hôpital psychiatrique, Annette Léna se suicide en juillet 1972.

De tous ses combats demeure aujourd'hui l'essentiel : ses photos. Mais sans Marc Garanger qui, à sa mort, contacte Jean-Claude Lemagny¹, que serait-il advenu de son œuvre ?

Composé de planches-contacts, négatifs et tirages, le fonds Annette Léna comporte de nombreux inédits, dont certains sont exposés. L'occasion unique de découvrir un tempérament singulier tout entier engagé dans ses photographies.

Bertrand Dommergue

Ci-dessus
Annette Léna
aux funérailles
de Palmiro Togliatti,
Rome, 1964

1. Jean-Claude Lemagny a été responsable du département des Estampes et de la photographie à la BnF de 1968 à 1996.

LE NOUVEAU JOURNALISME D'INVESTIGATION

Journaliste spécialisé dans les affaires judiciaires, au service société de *Libération* durant dix-sept ans, Karl Laske travaille désormais pour *Mediapart*. Il est aussi l'auteur de livres d'enquête, notamment *Machinations*, publié chez Denoël, consacré à l'affaire Clearstream. Il participera à l'après-midi d'étude prévue le 14 juin.

Vous dites chercher à «déjouer les frontières du secret». Est-ce le ressort du journalisme d'investigation?

Karl Laske : L'investigation est un fondement du journalisme: chacun dans le métier la pratique plus ou moins, ce qui rend difficile de la circonscrire étroitement. Mais le fait de s'attaquer au secret est une bonne définition: un point commun. *Mediapart* s'est dédié à cela, en inscrivant le journalisme d'enquête dans l'ADN du site, au-delà de son champ «traditionnel», celui qu'on appelle les affaires politico-judiciaires.

Mediapart est l'un des seuls journaux à pratiquer encore un journalisme d'investigation, qui n'a plus vraiment cours en France. Que penser de ce constat?

K.L. : Il y a des périodes dans l'histoire de la presse qui ont été plus ou moins propices à l'enquête. La situation de crise économique, qui se double d'une crise de l'indépendance des grands médias, n'est pas propice. On a donc des journaux qui se désengagent du terrain de l'enquête, par manque de détermination, ou simplement à cause de leur désorganisation. Pour *Libération* ou *Le Monde*, la crise a signifié le départ de certaines de journalistes et le bouleversement de ce qu'on appelle le collectif de travail. Mais elle s'est aussi traduite par une perte de leur droit de regard sur les choix stratégiques pour les équipes. M. Rothschild à *Libération*, et MM. Bergé, Niel et Pigasse au *Monde* ont eu très curieusement les mêmes exigences de ce point de vue-là: écarter les équipes de la gouvernance. Dans ce contexte, le fait que les aides de l'État occupent une part croissante du chiffre d'affaires des journaux est problématique. Le gouvernement acquiert ainsi un poids, invisible mais bien réel, dans l'avenir des journaux qu'ils aident. Certains ministres osent en

jouer ouvertement. Tout ce qui rapproche les journaux du pouvoir les éloigne de l'enquête.

La liberté offerte par Internet autorise-t-elle à penser un renouveau du journalisme d'investigation?

K.L. : Le principal, c'est l'indépendance. Le modèle payant de *Mediapart* est là aussi pour garantir cela. Par ailleurs, à la différence des grands médias de presse écrite, les journaux en ligne bénéficient d'une structure plus légère, d'une organisation plus souple, qui permet de gagner en fluidité et en rapidité. Dans le

Les journaux en ligne bénéficient d'une structure plus légère [...], qui permet de gagner en fluidité et en rapidité.



© Marc Chaumel.

Ci-dessus
Karl Laske

Ci-dessous
Procès de l'affaire
Clearstream, Paris,
22 septembre 2009,
crayon et aquarelle

fonctionnement de *Libération* ou du *Monde*, la programmation d'un sujet passe constamment par de multiples réunions et des arbitrages hiérarchiques. À *Mediapart*, il y a une seule conférence de rédaction, et un seul niveau hiérarchique, ça rend le site plus nerveux par sa capacité à publier très vite. Mais la liberté dont vous parlez, c'est aussi la capacité de propagation des nouvelles sur Internet. *Mediapart* a déjà 60 000 abonnés, mais c'est un grain de sable face aux grands médias télévisuels et radiophoniques. C'est pourquoi le micro-blogging et la diffusion de l'information par de nouveaux canaux, comme WikiLeaks, sont des vecteurs précieux. Et leur développement peut nous être favorable, pour offrir une contre-information et un contre-agenda à base d'enquêtes indépendantes.

Propos recueillis par Cédric Enjalbert



Collection particulière © Benoît Peyrucq.

Après-midi d'étude autour de la presse

« Le retour du journalisme d'investigation », avec Karl Laske, *Mediapart*, Pierre Haski, *Rue 89*, et Patrick de Saint-Exupéry, *XXI*.

Programme complet: voir agenda

Judi 14 juin 2012

Site François-Mitterrand, petit auditorium

DATA JOURNALISME, L'INFORMATION À L'ÉPREUVE DES CHIFFRES

Le journalisme de demain est déjà là. Data journaliste pour le site d'information technophile owni.fr, Julien Goetz en incarne l'un des nouveaux visages. Il explique la visée de cette nouvelle pratique : rendre accessibles au plus grand nombre des données complexes. Ou comment l'inflation d'informations suscite l'innovation journalistique.

Que faut-il entendre par data journalisme ?

Julien Goetz : D'abord une façon de faire du journalisme autrement, grâce aux outils offerts par les nouvelles technologies. Avec Internet se produit un afflux de données que l'outil informatique nous donne les moyens de sélectionner, de traiter, puis de donner à comprendre. Grâce à une visualisation séduisante, et le plus souvent interactive, les sujets les plus complexes gagnent en lisibilité. Depuis le milieu des années 2000, le *New York Times* et le *Guardian* sont à la pointe dans ce domaine.

Ce nouveau type de journalisme requiert-il des compétences techniques très pointues ?

J.G. : Le data journalisme réclame une connaissance des statistiques, des mathématiques et du numérique, qui peut être partagée : il préfigure la

nécessaire collaboration entre journalistes, développeurs et graphistes. Pour créer une application capable de traiter les données sélectionnées par le journaliste, celui-ci peut faire appel à un développeur. Et demander à un graphiste de concevoir l'interface permettant de visualiser ces données.

Les data journalistes doivent prendre conscience du potentiel de l'outil informatique, savoir par exemple qu'ils disposent des *Google Maps* pour visualiser des données sur une carte, ou des *Google Charts* pour créer des graphiques facilement.

D'où vient le mouvement actuel de libération des données publiques (ou *open data*) que symbolise l'ouverture de data.gouv.fr, en décembre 2011 ?

J.G. : Des usagers. De plus en plus, ils réclament le libre accès aux données

À droite
Numérisation
de la presse à la BnF

Ci-dessous
Dessin de Deligne
paru dans *La Croix*
le 23 octobre 2010

stockées par les organismes publics. Par exemple, sur cette plate-forme initiée par le gouvernement français, ça peut être des données pratiques – sur les horaires des trains ou les permanences d'accès aux droits, mais aussi des informations sur les dépenses de santé ou le budget de l'État. Certaines étaient déjà accessibles, mais disséminées. En cette période de campagne présidentielle où les hommes politiques citent beaucoup de chiffres, une libération des données de vaste ampleur faciliterait aussi le travail des data journalistes : ils pourraient presque en un seul clic vérifier la véracité de leurs déclarations !

Propos recueillis
par Bertrand Dommergue

Conférence internationale

La Bibliothèque nationale de France, la Section Journaux et le programme PAC (Préservation et Conservation) de l'IFLA (Fédération internationale des bibliothécaires et institutions) organisent la Conférence internationale 2012 de la Section Journaux de l'IFLA. Son thème : Numérisation et conservation de la presse : nouvelles perspectives, acteurs, pratiques documentaires, usages et modèles économiques. 11-13 avril 2012 Site François-Mitterrand, Grand auditorium.

Les Rencontres du Labo Réinventer le journalisme avec Internet : Data journalisme, fact-checking et nouvelles écritures numériques

Avec Julien Goetz,
journaliste de projets à owni.fr
programme complet : voir agenda
mercredi 6 juin 2012 – 18h30-20h
Site François-Mitterrand
Petit auditorium – hall Est



NUMÉRISATION DE LA PRESSE : BILAN D'ÉTAPE

Les collections de presse sont parmi les plus consultées de la BnF. La fragilité de ces supports a incité la Bibliothèque à entreprendre, dès les années 1960, des programmes de sauvegarde et de reproduction, d'abord par microfilmage puis par numérisation. Où en est-on aujourd'hui ?

En 2006, la BnF s'est engagée dans un plan quinquennal ambitieux de numérisation de la presse¹. L'objectif affiché était de répondre aux attentes de la communauté scientifique en facilitant la consultation de la presse à travers Gallica tout en œuvrant à la conservation de la collection microfilmée très sollicitée. Riche de près de trois millions de pages, ce corpus a incontestablement rencontré son public, au-delà de la seule sphère universitaire. Parmi les documents les plus consultés, figurent ainsi de nombreux titres du programme, ce qui atteste d'un intérêt auprès du grand public. Ce constat a conduit la BnF à poursuivre ses efforts de numérisation des collections de presse sans équivalent détenues par l'établissement.

Numérisation de masse

Tout d'abord, ce sont plus de 600 titres de presse (dont de nombreuses revues ou hebdomadaires) qui ont été numérisés dans le cadre du marché de numérisation de masse. Ces titres sont désormais disponibles dans Gallica mais souffrent d'un manque de visibilité auquel la bibliothèque tente actuellement de remédier. Pour autant, la numérisation de la presse ne se limite pas à une politique de valorisation mais s'inscrit plus profondément dans une démarche générale de conservation d'autant plus nécessaire que ces documents sont particulièrement fragiles (forte acidité du papier, mauvaise qualité de l'encre, etc.). C'est ainsi que, chaque année, la BnF numérise au titre de la sauvegarde un nombre notable de fascicules de presse : 50 000 images ont été reproduites en 2011, 100 000 images le seront en 2012. La presse illustrée en couleurs est particulièrement adaptée à cette

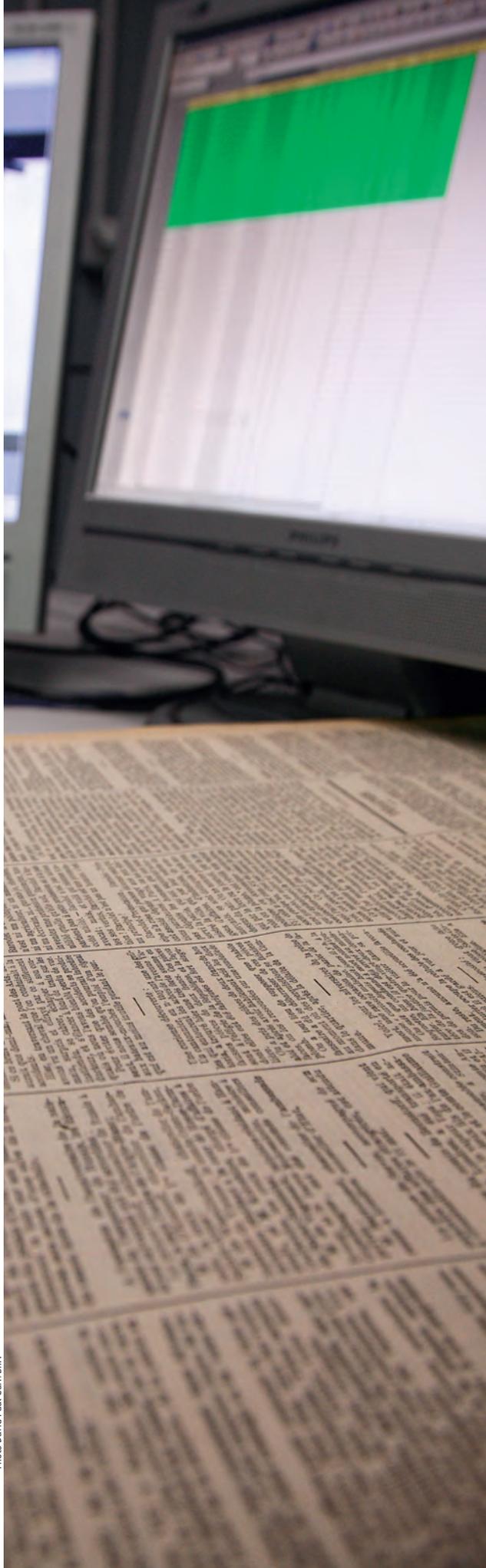
filière, qui s'attache également à répondre à des besoins spécifiques émanant des chercheurs. Certains titres, dont l'état matériel ne permet plus la communication des originaux papier redeviennent ainsi accessibles aux lecteurs. Par ailleurs, toujours dans cette optique de sauvegarde, le microfilmage des collections s'effectue depuis plusieurs années dans des standards dits de pré-numérisation. Cela permettra, dans les années à venir, de numériser rapidement de larges pans des collections de presse : presse issue des anciennes colonies, presse satirique, presse féministe, etc.

Nouveaux programmes

Enfin, la BnF a lancé depuis juillet 2011 un nouveau marché de numérisation de la presse. À raison de 200 000 pages par an, il s'agit d'achever dans un premier temps la numérisation des titres prévus dans le programme précédent (*La Lanterne*, *Gil Blas*...) puis, dans un second temps, de poursuivre le projet avec d'autres titres de presse quotidienne nationale (*Le Journal*, *Le XIX^e siècle*) et régionale (*Le Radical de Marseille*, *L'Écho du Nord*) et sans doute quelques titres plus spécifiques issus de la presse des anciennes colonies, de la presse de l'immigration, ou encore de la presse de la Commune. Sélectionnés pour couvrir un large spectre, ces titres intéresseront un public grandissant, de chercheurs et d'amateurs, à mesure que se développera et s'améliorera la possibilité de recherche plein-texte à l'intérieur du corpus ainsi qu'une éditorialisation du contenu.

Benjamin Prémel

1. Pour plus d'informations sur ce programme, vous pouvez consulter l'article de la revue *Le Temps des médias* accessible à l'adresse suivante : <http://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2007-1-page-267.htm>



LA PRESSE ET SES IMAGES DANS LES COLLECTIONS

Du dessin de presse à l'affiche en passant par la photographie de reportage, la presse, ce sont aussi des images, drôles, émouvantes ou choquantes. De Daumier à Faisant, de Nadar à Cartier-Bresson, zoom sur les ressources aussi abondantes qu'inattendues du département des Estampes et de la photographie.

A côté des collections de périodiques conservées dans les départements thématiques, le département des Estampes et de la photographie offre des ressources aussi abondantes qu'inattendues, relatives au monde de la presse ou issues de son activité, depuis les almanachs illustrés du XVII^e siècle relatant chaque année « ce qui est arrivé de plus remarquable » jusqu'aux derniers tirages analogiques de l'agence AFP dans les années 1990.

Dans sa logique de documenter en images tous les aspects de la vie, le département des Estampes et de la photographie a collecté, au fil des siècles, une importante iconographie sur l'univers de la presse. Entrés par dépôt légal, dons ou acquisition, ces

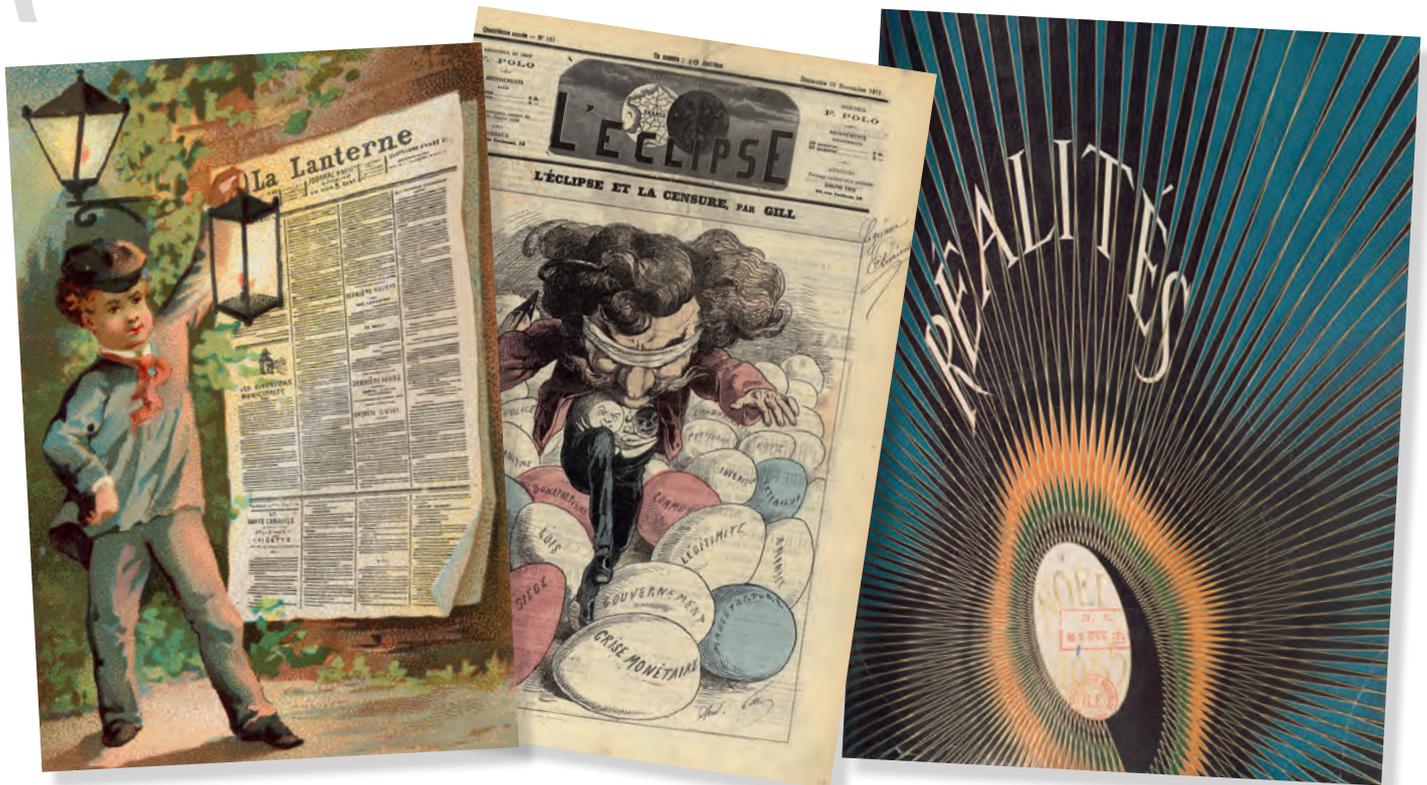
gravures, images d'Épinal, dessins, défets, affiches, cartes postales, photographies s'organisent par thèmes : dans la série dite des « portraits » on trouvera les figures marquantes de la presse, du portrait gravé de Théophraste Renaudot à la photographie de Serge July à la réparation de *Libération*, le 12 mai 1981 ; dans la série « topographie » sont représentés sièges des rédactions, fabriques ou points de vente ; dans « métiers », colporteurs et typographes côtoient journalistes et photographes ; la série « mœurs » réserve de belles scènes, intimistes ou publiques, de lecture du journal. Enfin, des recueils sur les techniques d'impression illustrent l'évolution de la fabrication de ces objets de papier que sont les journaux.

Un témoignage sur l'illustration de la presse

Le caractère exceptionnel des fonds de ce département réside également dans la présence d'importants ensembles d'images produites *par et pour* la presse. Au-delà d'une collection – unique en nombre — de caricatures publiées dans les revues satiriques et humoristiques des XIX^e et XX^e siècles (*Le Charivari*, *La Lune Rousse*, *Fantasio*...), y sont conservées de nombreuses œuvres originales de dessinateurs (Effel, Faizant, Tim...), graveurs et lithographes (Daumier, Steinlen, Valloton...), graphistes (Cassandre, Chéret...) ou photographes (Nadar, Capa, Cartier-Bresson, Nachtwey...) ayant travaillé pour la presse. Pour le XX^e siècle, toutefois, la majeure partie des images

Ci-dessous
James Nachtwey
11 septembre 2001,
New York





conservées provient d'agences photographiques (Monde et Caméra, Atlantic Press, Gamma, Sygma, AFP...). Leurs tirages et négatifs, entrés par milliers, donnent à voir en images un siècle d'actualités. Enfin, les collections gardent trace de l'activité promotionnelle de titres de presse, qui – du *Petit Parisien* à *L'Humanité* – ont fait paraître cartes, calendriers et affiches publicitaires. Parmi ces pièces, certaines sont d'une grande rareté : éphémères, les annonces de romans-feuilletons distribuées dans les rues de la Belle Époque ou les affichettes de magazines ornant les kiosques

d'après-guerre doivent au dépôt légal d'être visibles aujourd'hui. Au-delà de leur portée documentaire, certains ensembles apportent un témoignage inestimable sur les modalités d'illustration de la presse avant l'avènement du numérique. Les lithographies de Daumier annotées par les censeurs, ou les tirages refusés et commentés par la censure en 1939 sont de rares traces de la première étape, celle du choix de ce qui sera, ou non, porté à la connaissance de tous. Riches d'innombrables inédits, les fonds iconographiques du *Journal*, de *L'Aurore* ou de *Ce Soir* offrent ensuite une vision en creux de la politique

Ci-dessus de gauche à droite

Cartes promotionnelles à collectionner représentant des allégories des journaux de l'époque
Alfred Clarey
Planche chromolithographique, 1882

L'Éclipse,
26 nov. 1871, n° 161
Dessin d'André Gill

Réalités, Décembre 1955, n° 119.
Couverture réalisée par Paul Bonet

éditoriale et du parti pris des quotidiens dans le traitement visuel de tel ou tel fait. Enfin, les images publiées par ces titres laissent voir les multiples distorsions qu'elles ont subies : retouchées, recadrées, montées ou détournées, elles témoignent concrètement de pratiques courantes que les logiciels de retouche n'ont pas inventées. À l'heure de la dématérialisation des supports, toutes ces traces matérielles apparaissent comme une chance de donner à comprendre, dans ses ressorts, la construction médiatique de nos représentations et de notre culture visuelle.

Dominique Versavel

Les fonds numérisés d'agences de presse à la BnF

En 1961, la Bibliothèque nationale se porte acquéreur d'un considérable fonds iconographique provenant de plusieurs agences photographiques de presse de la première moitié du xx^e siècle : l'agence ROL (fondée par Marcel Rol en 1904), l'agence Meurisse (créée par Louis Meurisse en 1904), l'agence Mondial (lancée en 1932). Toutes trois s'unissent face au dynamisme des agences étrangères et fondent le Service des agences françaises d'actualité et de reportages associées (Safara), qui poursuit la production et l'exploitation de leurs fonds d'images, entre 1937 et 1945. L'ensemble, très riche, de plaques de verre négatives que la Bibliothèque nationale de France conserve de ces différentes structures couvre ainsi un demi-siècle de vie politique, sociale, diplomatique, sportive, culturelle ou scientifique, en France mais aussi – à partir surtout des années 1930 – à l'étranger. Une grande partie de ces images est disponible sur Gallica. gallica.bnf.fr

L'archivage des sites d'actualité sur Internet

Depuis décembre 2011, dans le cadre de ses collectes de l'Internet effectuées au titre du dépôt légal, la BnF archive une centaine de sites d'actualité. La fréquence quotidienne de la collecte permet d'avoir un aperçu complet des soubresauts de l'actualité, même si seules les premières pages des sites sont capturées à chaque fois. L'ensemble des titres (titres de la presse papier, sites d'agences de presse et titres uniquement présents sur Internet) est accessible en bibliothèque de recherche.

Joel-Peter Witkin, le photographe à l'œuvre

Il compose ses images comme un peintre compose sa toile : notes, esquisses, costumes, poses, rien n'est laissé au hasard dans l'œuvre de l'Américain Joel-Peter Witkin. L'artiste dépasse la simple question du sujet et donne à voir, grâce à ses méthodes peu communes de tirage, la matière même de la photographie.

► S'il est une voie que n'emprunte jamais Joel-Peter Witkin, c'est celle de la photographie directe. La rencontre de l'objectif, du monde et du hasard, « l'instant décisif » théorisé par Henri Cartier-Bresson, n'est pas l'instance fondatrice de sa conception. L'acte photographique n'est ici qu'une étape du procès de création.

Quand la tension devient transe

Une photographie de Witkin, c'est d'abord un croquis, une « étude » où tout est prévu, esquissé d'un crayon nerveux. Des notes précisent l'emplacement des objets, la direction des éclairages, la disposition des modèles, leur posture, leur taille, leur volume, leur costume. L'image finale est potentiellement présente et la prise de vue dure moins d'une demi-journée. Le moment est intense, la tension devient transe, car le photographe se

limitera à un film. Nous ne verrons jamais vraiment le fruit de cette phase-là : nouveau croquis, non l'œuvre achevée. Il serait illusoire d'imaginer un tirage réalisé d'une autre main que celle de Witkin. L'œuvre tenue de bout en bout par lui s'incarne et se révèle dans le retrait du laboratoire, le secret des formules, le fluide des bains chimiques. Il accorde à ce moment une importance cruciale, et c'est vers lui que tend le processus de création. Il s'est souvent expliqué sur les manipulations techniques et la chimie des produits. Nous arrêtons particulièrement son traitement du négatif et les risques qu'il fait courir à la matrice de l'image. Grattage, arrachement, abrasion, gribouillage, incision, il veut créer, sur « l'originel » les conditions de passage de l'imaginaire au réel. De même fait-il subir à certains tirages des traitements hérétiques : surcharges



BnF, Estampes et photographie

de peinture, retouches visibles, découpages, collages, couverture d'encaustique. La nature de multiple de la photographie semble totalement déniée, car Witkin fait peu de prises de vues, produit peu d'exemplaires et il s'agit souvent d'exemplaires uniques.

La matière et le support

Ce qu'ainsi il donne à voir est certes un « sujet », mais aussi la matière même, la photographie en tant qu'objet du monde. Ce que fit un Manet pour la peinture, montrer, au-delà du « sujet » du tableau, l'importance de la matière et du support, Witkin l'accomplit pour la photographie. Son système de références aux grands thèmes de la peinture et aux grands artistes du passé, ne se rabat pas sur la production de simples copies de leur style mais remet en jeu thématique et approches. Il interprète et métamorphose. Witkin pratique la gravure, et affirme les liens que cet art entretient avec la photographie. Les sujets qu'il emprunte à la mythologie antique ou à l'histoire sainte ont nourri l'art des aquafortistes et des burinistes, qu'il s'agisse de transcrire et de multiplier les grandes peintures ou de lâcher la bride à leur propre créativité. « À partir du XVI^e siècle, les artistes ont toute latitude à représenter de manière sensuelle le corps du Christ, de la



© Joel-Peter Witkin. (c) Courtesy baudoin lebon. Cliche Bertrand Huët.

Ci-dessus
Cornelis Bos
(vers 1506?
- vers 1564?)
Léda, d'après
Michel-Ange,
eau-forte et burin

Ci-contre
Daphné et Apollon,
Los Angeles, 1990



Vierge et de saints. Encouragés par les nouveautés plastiques [...], ils ne se cantonnent plus aux scènes mythologiques mais vont également puiser dans des épisodes de la Bible en instillant un érotisme savamment dosé», écrit Séverine Lepape. Nous constatons cette relation figurale entre les interprétations du mythe de Lédä par Witkin et Cornelis Bos ou la proximité

Ci-dessus
Joel-Peter Witkin,
Harvest [Moisson],
Philadelphie, 1984

des figures de martyrs chrétiens de Ribéra et des martyrs séculiers présentés chez le photographe. Le traitement lui-même de la matière photographique avec ses inscriptions, ses incisions, ses arrachements, dévoile le tropisme de Witkin vers les arts graphiques. Le plaisir du contact avec le bain chimique, la sensualité du travail de la main lors du tirage et de la révé-

lation ne sont-ils pas l'une des grandes composantes communes de la photographie analogique et de la gravure? Ainsi Witkin transcende-t-il la simple question du sujet pour se situer au plus près de la matière, pour engendrer la somptueuse et baroque germination de formes offertes à notre contemplation.

Anne Biroleau



« La mort est un don sacré »

Corps hors normes, restes humains agencés en natures mortes, allusions aux *memento mori* médiévaux, un romantisme noir nourrit le travail de Joel-Peter Witkin. Pour la BnF, l'artiste revient sur sa démarche artistique, son sens de l'art et de la beauté.

Comment la photographie *Woman once a bird* a-t-elle été réalisée ?

Joel-Peter Witkin : J'ai rencontré le modèle lors d'un rassemblement de fétichistes à New York; elle avait remporté le « concours de la taille la plus fine ». Je lui ai montré un de mes albums et lui ai demandé de poser nue. Elle a accepté. La ceinture qu'elle porte sur cette photo a été faite par son mari. En fait, c'est lui qui fabrique toutes ses ceintures: pour le jardinage, le ménage, le sexe, les concours... Le modèle est sous surveillance médicale depuis que les contentions ont déplacé ses organes internes de leur position naturelle. La prise de vue a nécessité trois heures de maquillage qui incluaient la création de deux canaux dans son dos, d'où ses ailes « métaphoriques » avaient été arrachées. À un moment, je lui ai demandé de tourner la tête. Elle ne m'a pas entendu. Alors son mari a crié les directives et elle a obéi. Elle a réagi brusquement et le maquillage dans son dos a craqué. Il m'a fallu des heures de retouche pour les restaurer. C'est le fétichisme de cette femme qui a impulsé ce travail, mais son corps n'est pas le sujet de ces images. Le sujet, c'est la répression contre les femmes à toutes les époques.

Pourquoi travaillez-vous avec des cadavres, et mettez-vous en scène une sexualité hors norme ?

J. W. : Nous vivons aujourd'hui dans une culture du relativisme, du politiquement correct et du sécularisme. Je suis en désaccord avec toutes ces idées. La vie est un combat et je la montre telle qu'elle est réellement. La mort fait partie du cycle de la vie. Tout le monde a peur de mourir, mais tout le monde doit mourir. Toutes les croyances des hommes sont égales devant la mort. Pour moi, elle est la transition qui précède la vie éternelle. La mort est un don sacré. Mon travail a toujours

donné à voir la splendeur et la misère de la condition humaine. C'est le sens de l'art depuis toujours. La difformité est présente dans l'art de Vinci, de Velázquez, de Goya ou de Dix. La sexualité hors normes a toujours existé.

Votre œuvre est très imprégnée par l'histoire de l'art, dans la filiation de Bosch ou de Goya...

J. W. : Tous les artistes puisent des enseignements dans le passé. Que serait l'art romain sans l'art grec ? Les chefs-d'œuvre de l'art ne sont pas objectifs, ils nous font partager l'état de conscience de l'artiste. La forme et l'émotion dont nous faisons l'expérience touchent notre âme. C'est ainsi que l'art nous nourrit et nous élève. Aujourd'hui, nous avons particulièrement besoin de l'art car nous avons besoin de spiritualité. Nous vivons une époque très sombre. La plupart des gens sont sans espoir dans ce monde où l'argent est devenu le Dieu unique. L'argent a remplacé l'amour et la communication. Si les tableaux de Francis Bacon parlent à beaucoup de gens, c'est parce que c'est une peinture du désespoir et du cynisme. Cela n'a jamais été mon propos. Mon travail montre que nous pouvons trouver

« Il y a toujours une dimension spirituelle dans mes œuvres. Il s'agit toujours de morale. »



© Joel-Peter Witkin, BnF, Estampes et photographie. Cliché Michel Urtade.

En haut
Joel-Peter Witkin
Portrait de Nan,
1984

À gauche
Joel-Peter Witkin
Woman once a Bird
[Femme qui fut un jour oiseau]
Los Angeles,
Californie, 1990

En bas
Joel-Peter Witkin
posant à la galerie
Baudoin-Lebon,
Paris, octobre 2011.

de l'espoir en nous-mêmes. Il y a toujours une dimension spirituelle dans mes œuvres. Il s'agit toujours de morale, de ce besoin de discerner ce qui est bien dans un monde où les valeurs morales sont en chute libre.

Comment trouvez-vous vos titres ?

J. W. : Le titre de l'œuvre m'importe autant que l'œuvre elle-même. Il arrive que le titre me vienne au moment de la prise de vue, mais le plus souvent, c'est au moment du tirage. Il montre l'intention du photographe de façon verbale, par le langage. Même les plus grands peintres ont besoin des mots.

Pourquoi êtes-vous photographe ?

J. W. : Je suis photographe parce que je crois que j'ai un don et que c'est ma vocation dans la vie. Pour moi, la vie a un sens et un but. Mon métier est de créer des images qui montrent notre époque. Des images qui apportent de la lumière dans l'obscurité.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Joel-Peter Witkin *Enfer ou Ciel*

Du 27 mars au 1^{er} juillet 2012

Site Richelieu Galerie Mansart

Commissaire: Anne Biroleau

Avec le soutien de Champagne Louis Roederer.
Dans le cadre d'Art Paris Art Fair.

Catalogue

Joel-Peter Witkin
Enfer ou Ciel - Heaven or Hell
Sous la direction d'Anne Biroleau
Coédition BnF / La Martinière

Louis Røederer, mécène engagé

Depuis bientôt dix ans, Champagne Louis Røederer soutient l'action de la BnF à travers un mécénat constant et généreux, et le démontre une nouvelle fois en s'associant à l'exposition *Joel-Peter Witkin - Enfer ou Ciel*. Entretien avec Frédéric Rouzaud, son directeur général, et Michel Janneau, directeur général adjoint.

Comment ce partenariat avec la BnF a-t-il commencé?

Michel Janneau : En 2003, au cours d'un déjeuner avec des responsables de la Bibliothèque, j'ai appris l'existence d'une magnifique collection de photographies – cinq millions d'images! – qui était conservée dans les sous-sols de la bibliothèque Richelieu. La BnF n'avait pas le moindre budget pour la faire connaître et la valoriser. Je suis rentré à Reims dans un état d'extrême excitation: il me paraissait évident qu'il fallait aider la Bibliothèque à mettre en valeur ce fonds. Depuis, nous avons participé à l'organisation de nombreuses expositions, à la galerie de Richelieu principalement. Nous avons également créé il y a quelques années la Bourse de recherche photographique Louis Røederer, qui a beaucoup intéressé les journalistes. J'ai toujours été très touché par la façon dont la BnF appréciait notre présence en tant que mécènes et nous avons construit une vraie amitié avec les équipes de la Bibliothèque.

Quel bilan faites-vous de cette action?

Frédéric Rouzaud : Un bilan très positif! Et puis, dix ans pour Louis Røederer ce n'est rien! Quand on plante une vigne, la récolte vient au

Ci-dessus
Frédéric Rouzaud
reçoit du ministre
Frédéric Mitterrand
la distinction de
Grand Mécène de
la culture, 2010

Ci-dessous
Michel Janneau
et la lauréate de
la bourse Røederer,
septembre 2011



Photo Didier Plovy/Ministère de la Culture.

« Nous voyons comme une chance que Louis Røederer puisse être associé à des œuvres qui font débat, qui peuvent être adorées ou détestées. »

bout de cinq ans, on laisse vieillir le vin pendant dix ans... Nous sommes dans des échelles de temps différentes. Par ailleurs nous sommes très heureux de participer au mécénat de cette institution prestigieuse au travers de ses collections photographiques, parce que cet art est à la fois moderne et accessible au plus grand nombre.

Vous avez reçu en 2010 la distinction de Grand Mécène de la culture en reconnaissance des efforts consentis par la maison Røederer en faveur de la BnF...

F.R. : Et j'en suis très fier! Bien entendu cela nous encourage à continuer, au point que nous venons de créer la Fondation Louis Røederer, pour inscrire encore davantage notre mécénat dans le long terme; il bénéficiera ainsi d'un budget propre et d'une équipe dédiée. Nous voulons aussi donner une meilleure visibilité à notre action et l'ouvrir à d'autres projets.

Vous mécénez l'exposition *Joel-Peter Witkin*. Comment s'effectue le choix des expositions que vous soutenez?

M.J. : Nous avons une confiance absolue dans les choix et dans la programmation de la Bibliothèque. Et nous voyons comme une chance que Louis Røederer puisse être associé à des œuvres qui font débat, qui peuvent être adorées ou détestées.

F.R. : Ce mécénat a du sens pour nous, et aussi des vertus internes. Nous sommes des artisans du vin: nous accomplissons un travail méticuleux, de précision, de rigueur et de création puisque nous créons un nouveau vin chaque année. Nous n'avons pas la prétention d'être des artistes, mais nous rapprocher de l'art est une source d'inspiration pour les gens qui travaillent dans la maison.

Propos recueillis
par Sylvie Lisiecki



Photo David Paul Carr/BnF.

Prêts de la BnF

Dans sa démarche d'ouverture à un plus large public, la BnF poursuit sa politique de prêts à des expositions extérieures. Cette action se renforce parfois par des partenariats noués en France ou à l'étranger, donnant lieu à d'importantes manifestations.

À Paris

La modernité avant le moderne : les photographies du cercle de Le Gray

Prêts de 32 photographies du département des Estampes et de la photographie.

Du 3 avril au 18 juin 2012

Paris, MEP (Maison Européenne de la photographie).

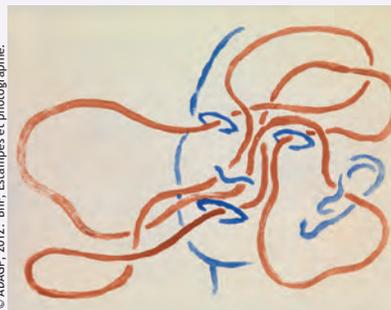
En région

Markus Raetz, estampes et sculptures.

Présentation de l'exposition de la BnF

Du 22 mars au 11 juin 2012

Tourcoing, Musée MUBa Eugène Leroy,



© ADAGP, 2012. BnF, Estampes et photographie.

L'Envers du décor

Prêts du département des Arts du spectacle, de la BMO et du département des Estampes et de la photographie.

Du 27 janvier au 20 mai 2012

Moulins, Centre du costume de scène.

À l'étranger

Alexandre Kojève (1902-1968)

Prêt du département des Estampes et de la photographie.

Du 19 mai au 15 juillet 2012

Pays-Bas, Utrecht, BAK (Basis voor Actuele Kunst)

Plaisirs de France – Art et culture français de la Renaissance à aujourd'hui

Exposition organisée par la RMN Grand Palais.

100 estampes du département des Estampes et de la photographie (représentant 80 % des œuvres exposées)

Du 9 mars au 9 mai 2012

Azerbaïdjan, Bakou, Musée des Beaux-Arts.

Du 31 mai au 29 juillet 2012

Kazakhstan, Almaty, musée des Beaux-Arts

À gauche
Markus Raetz
Sinne II,
aquarelle en
couleur, 1987

À droite
Gaston Fébus,
*Le Livre
de la chasse*,
vers 1390



BnF, Manuscrits.

Gaston Fébus en son château de Pau

◆ Fin politique et administrateur hors pair, Gaston Fébus rêvait de constituer un état pyrénéen autour de ses comtés de Foix et de Béarn : il sut les tenir à l'abri des conflits à l'entour (France, Angleterre, Aragon). Prince chasseur et lettré, il prit modèle sur le *Livre de fauconnerie* de Frédéric II de Hohenstaufen pour rédiger à partir de 1387 son *Livre de la chasse*. Originale, sa description des animaux fait figure de premier traité scientifique, accompagné de larges miniatures en forme de planches zoologiques. Se faisant nommer Fébus, du nom du dieu antique, il a semblé poursuivi par un destin malheureux : répudiation de sa femme Agnès de Navarre, meurtre de son fils, crime mystérieux évoqué dans le *Livre des Oraisons*...

Quatre institutions (BnF, Archives nationales, musée de Cluny, musée du Château de Pau) ont associé leurs efforts pour présenter cette personnalité lumineuse et inquiétante, d'abord au musée de Cluny à Paris, puis au musée du Château de Pau.

Deux rarissimes manuscrits du poète Valenciennois Jean Froissart (*Dit du Florin* et *Meliador*) évoqueront les soirées du château Moncade à Orthez où le prince soupait en écoutant chansons, poésie et « entremets », dans la salle du château illuminée de tant de torches que l'on se serait cru au paradis. Le prince était fastueux, mais il fut assez avare pour ne pas acheter à

Froissart son manuscrit de *Meliador*, le roman « du chevalier au soleil d'or », dont il lui avait lu sept feuillets tous les soirs, à l'automne de 1388. *Le Dit du Florin* sera présenté à côté des deux florins d'or de Gaston Fébus.

La BnF présente également un manuscrit mythique du *Livre de la chasse*, l'exemplaire même de Gaston Fébus, dont il supervisa la confection en Avignon et qu'il fit illustrer de dessins en grisaille par Jean de Toulouse : brame du cerf, bouquetins bondissant dans les montagnes, rennes aux larges palmures, des animaux croqués sur le vif comme on n'en avait jamais vu auparavant dans les manuscrits.

Pour la première fois se trouveront réunis quelques-uns des manuscrits qui figuraient dans la bibliothèque de Fébus : un exemplaire italien des *Faits des Romains* côtoiera deux ouvrages scientifiques latins traduits en occitan (*Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais et *Chirurgie* d'Albucassis). Enfin on pourra admirer, à côté du masque de marbre de la reine Jeanne de Navarre, prêt par le musée du Louvre, son merveilleux *Livre d'heures*, illustré par Jean Le Noir et Mahiet.

Marie-Hélène Tesnière

Gaston Fébus (1331-1391)

Du 17 mars au 17 juin 2012

Pau, Musée du château

Edmond Jabès trouve ancrage à la BnF

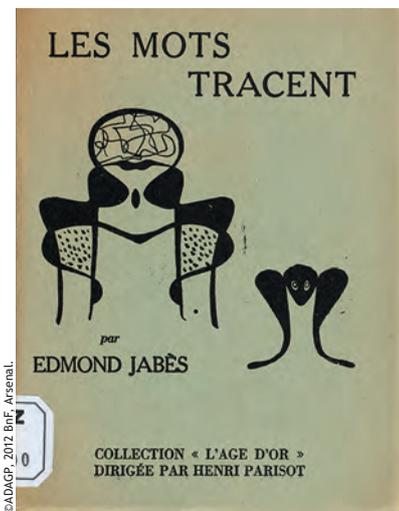
Juif italien né en Égypte installé à Paris, Edmond Jabès a fait de la judaïté, de l'identité et de l'hospitalité les grands thèmes qui jalonnent ses ouvrages. La BnF célèbre aujourd'hui le centenaire de sa naissance.

«J'ai d'abord cru que j'étais écrivain, puis je me suis rendu compte que j'étais juif, puis je n'ai plus distingué en moi l'écrivain du juif, car l'un et l'autre ne sont que le tourment d'une antique parole (*Cahier de Yukel*)». Ainsi Jabès expose-t-il dans *Le Retour au livre* son questionnement sur l'identité, mettant en avant écriture et judaïsme. Le lien est explicité à plusieurs reprises : l'écrivain, tout comme le juif, est l'étranger par excellence ; à plus forte raison, l'écrivain juif. Né en Égypte en 1912, de nationalité italienne, Edmond Jabès s'enracine très tôt dans la langue française : en parallèle de son métier d'agent de change, il écrit et publie de la poésie, et dirige une collection dans une maison d'édition du Caire. Parmi les écrivains français qu'il rencontre dans ses années de jeunesse, le plus marquant

est sans nul doute Max Jacob, avec qui il entretient dès 1933 une correspondance suivie qu'il publie en 1945, après la mort du poète. Les conseils d'écriture de cet aîné le suivent toute sa vie : «Fais-en moins, et serre davantage. Le nombre de pages ne compte pas, mais la qualité et la densité.»

Une poésie qui procède par questionnements successifs

En 1957, la crise du Canal de Suez et la montée de l'antisémitisme en Égypte incitent Edmond Jabès à s'installer à Paris. *Le Livre des Questions*, commencé en 1959, paraît chez Gallimard en 1963 et marque un tournant dans la carrière du poète : il lui amène la reconnaissance et constitue une étape dans la mise en place de son style personnel. Les grands thèmes jabésiens tiennent à la fois à l'histoire



et à la pensée spécifique du poète : Auschwitz, la judaïté, l'exil, mais aussi l'identité, l'appartenance, l'hospitalité... La poésie de Jabès procède par questionnements successifs.

Des complicités artistiques

À mesure de l'essor de son œuvre, des collaborations avec des artistes voient le jour : Antoni Tàpies, Olivier Debré, Eduardo Chillida, Robert Groborne illustrent ses ouvrages, et le compositeur Luigi Nono tire en 1987 une partition du *Petit Livre de la subversion hors de soupçon*. Des complicités intellectuelles profondes, avec notamment Emmanuel Lévinas, Maurice Blanchot, Michel Leiris ou Jacques Derrida enrichissent sa réflexion, et les œuvres amies, régulièrement citées, trouvent leur place à l'intérieur des livres de Jabès, en écho avec ses propres pensées.

À travers ses manuscrits, livres et aussi dessins, et œuvres d'artistes proches de Jabès, l'exposition célèbre le centenaire de la naissance de cet écrivain français exigeant et généreux qui, en 1990, un an avant sa disparition, a fait don de ses manuscrits à la BnF. L'entrée à la Bibliothèque, grâce à un don de ses filles, du dernier manuscrit auquel il travaillait avant sa mort, *Le Livre de l'Hospitalité*, vient compléter cet ensemble ; il invite à prendre comme fil directeur de l'exposition ces thèmes de l'exil et de l'hospitalité, si souvent abordés par le poète. **Anne Mary**

Ci-dessus
Edmond Jabès,
Les Mots tracent,
Paris, librairie
Les Pas perdus, 1951,
couverture de
Max Ernst, collection
L'Âge d'or dirigée
par Henri Parisot

Ci-contre
Edmond Jabès

Edmond Jabès

Du 2 mai au 17 juin 2012

Site François-Mitterrand
Galerie des donateurs

Commissaire : Anne Mary avec la
collaboration d'Aurèle Crasson

Un poète de l'altérité

Petite-fille d'Edmond Jabès, Aurèle Crasson a collaboré à l'organisation de la journée d'étude en marge de l'exposition. Elle a réuni un cercle élargi d'intellectuels et d'artistes, représentant les multiples réseaux tissés par l'œuvre de l'écrivain.

Chroniques: Quel rapport de filiation entreprenez-vous avec Edmond Jabès?

Aurèle Crasson: Je suis la seconde des cinq petites-filles d'Edmond Jabès. J'ai abordé son œuvre par le biais de la poésie. Plus tard, étudiante en architecture, je me suis plongée dans *le Livre des Questions* car l'époque s'y prêtait — Deleuze, Lacan, Ricœur ou Le Corbusier ouvraient des champs de réflexion. J'ai commencé à dresser des parallèles entre son espace d'écriture et l'approche de l'espace de l'architecte, entre l'espace construit et le vide, les circulations, les passages. Il s'est noué un dialogue entre lui et moi. Je venais voir mon grand-père, d'une part. Et je venais par ailleurs travailler une question avec cet écrivain amène, abordant avec humour les sujets les plus délicats, inquiet de l'évolution du monde. Étendue sur les dix dernières années de sa vie, cette conversation est malheureusement restée en suspens. Il m'a néanmoins enseigné que tout dans la vie est lié à nos propres origines, à l'histoire, à ses métamorphoses comme à son horreur.

Vous avez grandement participé au lancement des invitations en vue du colloque à venir. Sur quels critères s'est réalisé le choix des intervenants?

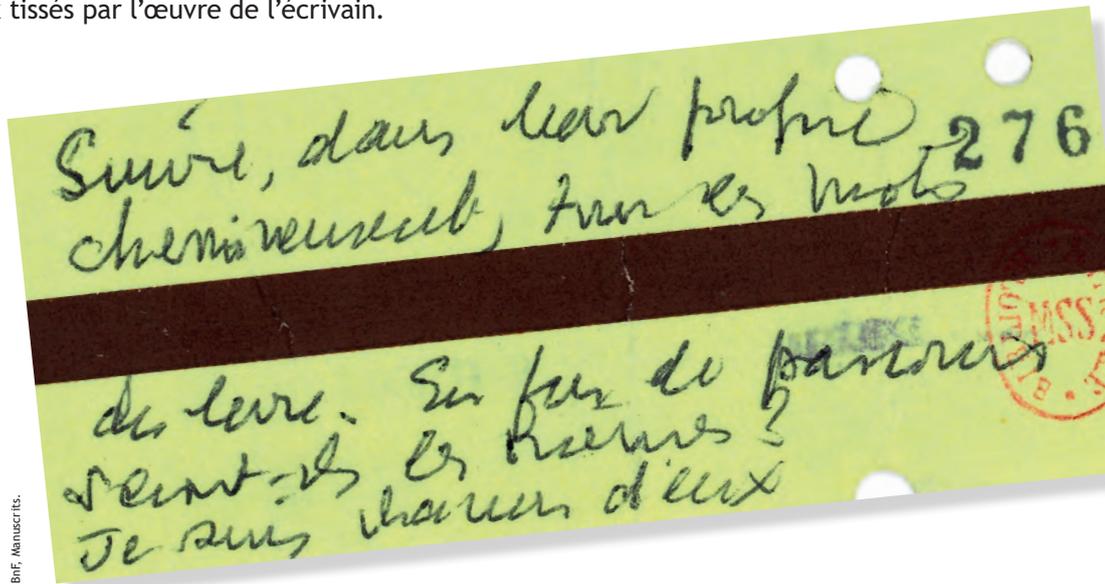
A.C.: Dans une époque marquée par une grande fluidité entre les arts et la littérature, Jabès a croisé de nombreux artistes, philosophes, écrivains et psychanalystes, qu'une solidarité de pensée unissait. Mon choix s'est fondé sur l'idée qu'il fallait montrer ce cercle, bien plus élargi que celui des très proches lecteurs, souvent écrivains ou critiques, qu'on lui associe systématiquement. Jabès refuse toute idée d'appartenance à un mouvement. C'est un écrivain qui écrit dans le livre et pour le livre, ayant une approche littéraire des questions qu'il aborde. Mais son écriture se situe dans un espace indéfinissable, ce qui explique

BnF, Manuscrits.

que des lecteurs cherchent des concepts là où précisément il n'y a pas volonté de système. Jabès rappelle que ce n'est pas lui qui écrit, il «est écrit». Si beaucoup de psychanalystes — ma mère en premier lieu — se sont intéressés à son œuvre, c'est à travers son rapport au langage, au vocable et au livre. Ses interrogations portent sur la parole originaire, la mémoire plus ancienne que les souvenirs; une mémoire inconsciente. Sa parole n'est pas une parole de certitude. On peut être frappé par sa langue classique mais inventive, exhumant les mots oubliés du dictionnaire. Pour lui, «une pensée juste est une pensée qui a trouvé sa formulation juste. La forme sans le fond n'est qu'un vulgaire bagage».

Quelle est la postérité de Jabès auprès des jeunes générations?

A.C.: En France, ce sont surtout des compositeurs qui s'intéressent à Jabès, notamment Michaël Lévinas ou Christian Rosset, invités à jouer lors de la journée d'étude. En Allemagne et en Italie, de jeunes troupes de théâtre l'interprètent aujourd'hui. En peinture, Irvin Petlin, Yasse Tabuchi ou André Marfaing, peintres-lecteurs, créaient il y a moins de vingt ans des œuvres tirées de leurs lectures du *Livre des*



Questions, sans parler d'Élisabeth Brillet qui ne cesse de relire et transposer en sculpture son interprétation.

Quelle lecture du monde permet-il aujourd'hui?

A.C.: Une lecture qui prône l'hospitalité, sans concession. L'écoute, le dialogue, l'ouverture. La responsabilité, l'altérité, la tolérance. Jabès a toujours cru dans la force de la parole.

Propos recueillis par Cédric Enjalbert

Journée d'étude Centenaire Edmond Jabès (1912-2012)

Avec Giorgio Agamben, Massimo Cacciari, Michel Deguy, Marcel Cohen, Jean-Luc Nancy, Didier Cahen, Stéphane Barsacq, Irving Petlin

vendredi 11 mai 2012

10h 30 – 18h entrée libre

Site François-Mitterrand
Petit auditorium – hall Est

Concert Créations originales de Christian Rosset et Michaël Lévinas

18h 30 – 20h entrée libre

Site François-Mitterrand

Grand auditorium – hall Est

Ci-dessous
Edmond Jabès,
manuscrit
autographe du
Livre des Questions I

Zellidja: l'initiation au voyage

L'association Zellidja, qui offre une aide financière à des jeunes pour un projet de voyage, a fait don de ses archives au département des Cartes et plans. Entretien avec deux responsables de l'association et Olivier Loiseaux, conservateur.

Chroniques: Quelle est la raison d'être de l'association Zellidja?

Rémi Heude: Nous offrons chaque année entre 100 et 200 bourses à des jeunes de 16 à 20 ans pour leur permettre d'effectuer un voyage d'étude dans un pays et sur un thème de leur choix. L'objectif est de leur donner l'opportunité de développer leur esprit d'initiative et de responsabilité, et d'affermir leur personnalité. Les candidats présentent leur projet devant un jury; s'il est choisi, le jeune reçoit une bourse de 900 euros. Il s'engage en retour à tenir un carnet de voyage, un carnet de comptes et à rédiger un rapport. Dans un second temps, si le rapport est bon, le jeune reçoit le titre de lauréat et peut bénéficier d'une seconde bourse. Dans les rapports il y a beaucoup de croquis, de dessins à la plume, d'aquarelles, de photographies... chaque jeune s'exprime à sa façon.

Quelle est l'origine de cette bourse?

Laurent Dalimier: Nous la devons à Jean Walter, son fondateur, architecte et homme d'entreprise. Il a donné à cette bourse le nom de la région du Maroc dans laquelle il a fait fortune dans l'exploitation de mines de plomb et de zinc. Il s'est souvenu que, juste après l'adolescence, il était allé à vélo seul jusqu'à Istanbul, et que ce voyage lui avait énormément apporté. Il a eu l'idée, avec Jean Zay, de créer des bourses d'études pour permettre à des jeunes d'apprendre ce qu'ils n'apprendront jamais à l'école ou à l'université, c'est-à-dire l'autonomie dans la vie de tous les jours. Aujourd'hui, l'association Zellidja fonctionne avec de nombreux bénévoles; nous recevons une subvention du ministère de l'Éducation nationale, et les bourses sont financées sur fonds privés par le canal de la fondation Zellidja.

Que contiennent ces archives?

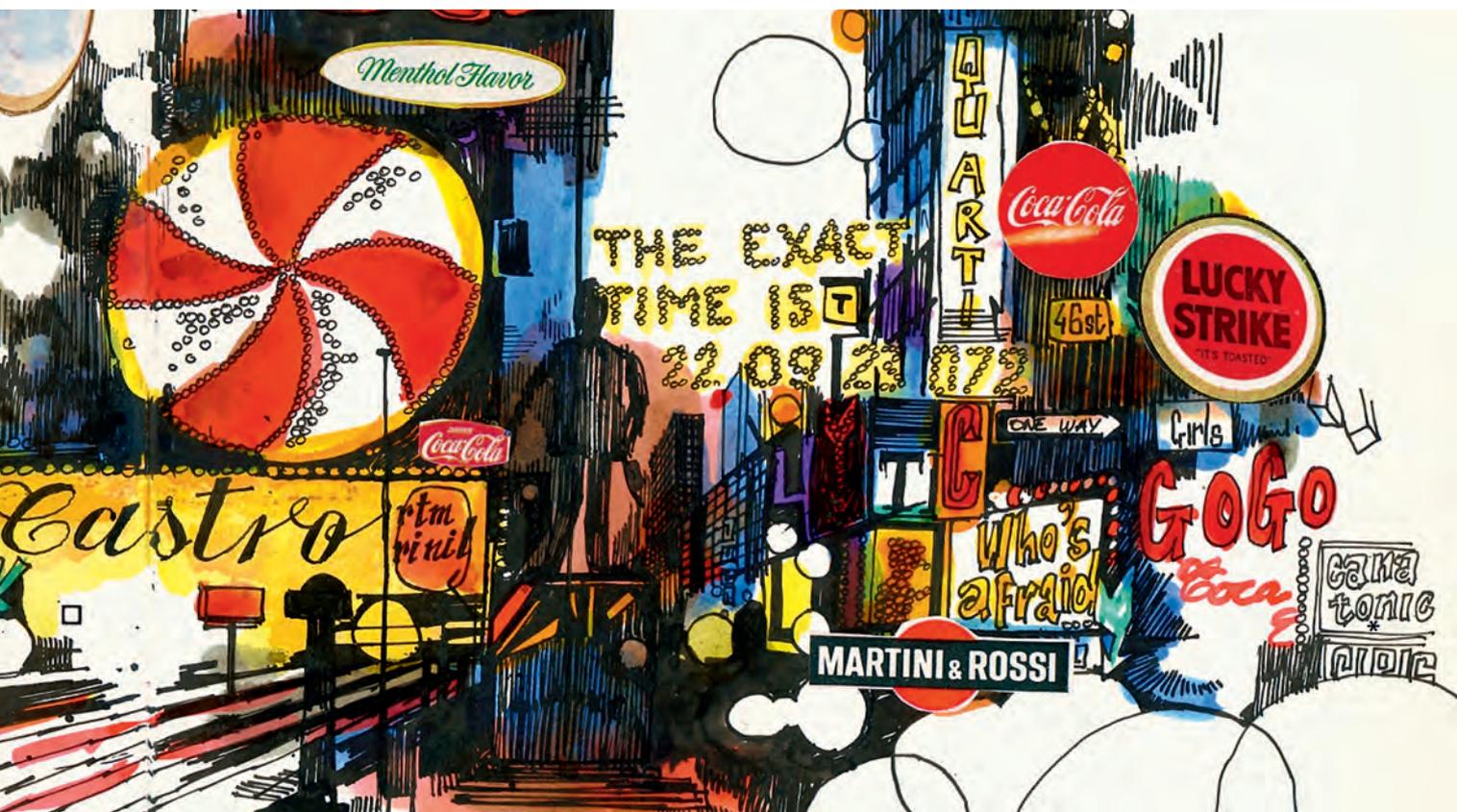
R.H.: Il y a eu environ 10 000 rapports depuis les débuts de la bourse. Nous en détenons 5 600, qui vont rejoindre les fonds de la BnF. Celui de Philippe Labro sur son voyage aux États-Unis a été la matière de son livre *L'Étudiant étranger*. Parmi les autres lauréats, on trouve Serge Klarsfeld, Daniel Buren, Jean-Pierre Elkabbach ou encore Gérard Worms. Et aussi des jeunes qui feront sûrement parler d'eux un jour, comme Clara Arnaud, qui a traversé la Chine à cheval.

Olivier Loiseaux: Le fonds encore inexploré sera consultable par les chercheurs dès la fin 2012. Et, en juin 2013 une exposition est programmée dans la Galerie des donateurs.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Ci-dessous
Alain Bouldouyre,
Carnet de voyage
à New York, 1966

Si vous détenez un rapport de la fondation Zellidja et si vous souhaitez en faire don, contactez la BnF: olivier.loiseaux@bnf.fr





Les années Ernaux

Écrire la vie

Annie Ernaux, prix Renaudot 1984 pour *La Place*, a fait don de ses dossiers et manuscrits à la BnF. L'arrivée de ce fonds est l'occasion de lever le voile sur l'atelier de l'écrivain, de découvrir l'élaboration d'une écriture, entre histoire personnelle et histoire collective, son long et passionnant travail de maturation, depuis les brouillons et les notes jusqu'au roman imprimé.

► Depuis *Les Armoires vides*, premier roman paru en 1974, à *L'Autre fille* en 2011, Annie Ernaux a puisé la matière de ses livres dans la vie : condition sociale des parents (*La Place*, *La Honte*), adolescence (*Ce qu'ils disent ou rien*), mariage (*La Femme gelée*), avortement (*L'Événement*), maladie d'Alzheimer et mort de la mère (*Je ne suis pas sortie de ma nuit*, *Une femme*), scènes du quotidien des habitants d'une ville nouvelle (*Journal du dehors*, *La Vie extérieure*), cancer du sein (*L'Usage de la photo*, écrit avec Marc Marie), relations amoureuses (*Passion simple*, *Se perdre*, *L'occupation*)... Au fil des livres, l'évocation de ce matériau

autobiographique a pris la forme de ce qu'Annie Ernaux appelle « l'écriture plate » et sur laquelle elle s'est expliquée en 2002 dans ses entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet : « La seule écriture que je sentais "juste" était celle d'une distance objectivante, sans affects exprimés, sans aucune complicité avec le lecteur cultivé ». En 2008, *Les Années* constituent un nouveau jalon dans le développement de l'œuvre, réunissant histoire personnelle et histoire collective dans un même mouvement qui embrasse soixante-dix ans de la vie française.

C'est l'élaboration de cette écriture que les dossiers préparatoires, les

manuscrits et les dactylographies corrigées conservés dans le fonds, permettent de retracer. À consulter le dossier de la genèse de *La Place*, par exemple, on comprend que la forme définitive des livres d'Annie Ernaux est le fruit d'un long travail de maturation. Quinze dossiers de notes, de fragments, d'ébauches ou de brouillons, écrits de 1974 à 1983, constituent ainsi l'avant texte du livre : projets de titres et d'exergues, débuts plusieurs fois réécrits, passages abandonnés ou réutilisés pour un autre livre, notes relatives au projet en cours... le travail préparatoire d'Annie Ernaux procède par une série de tâtonnements étalés sur plusieurs années. La mise au point du texte définitif, telle qu'elle apparaît sur la version finale du manuscrit, correspond à une phase de resserrement et de suppressions, impressionnante de sûreté et de sobriété. Comme une ascèse après l'excès, mais qui irait vers plus d'intensité encore dans l'évocation du réel.

Le verso de l'histoire

Souvent, les différents états d'un texte sont écrits aux versos de brouillons de lettres, de papiers professionnels, de copies dactylographiées d'œuvres antérieures ou de documents divers conservés par Annie Ernaux. Au positif du texte littéraire se superpose alors pêle-mêle le négatif de son histoire, de celle de l'auteur et de son époque : coupure de presse annonçant la mort de Roland Barthes, notes sur les *Carnets de la drôle de guerre* de Sartre, documentation sur l'urbanisme d'après-guerre, préparations de cours, article sur la scolarisation des jeunes, réservations d'hôtels et de voyages...

Ces archives sont complétées au département des Manuscrits par le fonds Frédéric-Yves Jeannet et les manuscrits de Marc Marie, donnés par les auteurs. Elles contribuent ainsi à éclairer le sens d'un travail que les entretiens de *L'Écriture comme un couteau*, les extraits du journal d'écriture parus dans *L'Atelier noir* et le « photojournal » d'*Écrire la vie* avaient déjà laissé deviner : écrire le temps qui passe, portée par lui.

Guillaume Fau

Ci-dessus
Annie Ernaux

René Girard, penseur de la violence et du religieux

Membre de l'Académie française depuis 2005, professeur émérite en littérature comparée à l'université de Stanford, René Girard est l'auteur de nombreux ouvrages qui ont marqué la théorie anthropologique. Il dépose aujourd'hui ses archives au département des Manuscrits.



© Frédéric Poletti/Opale.

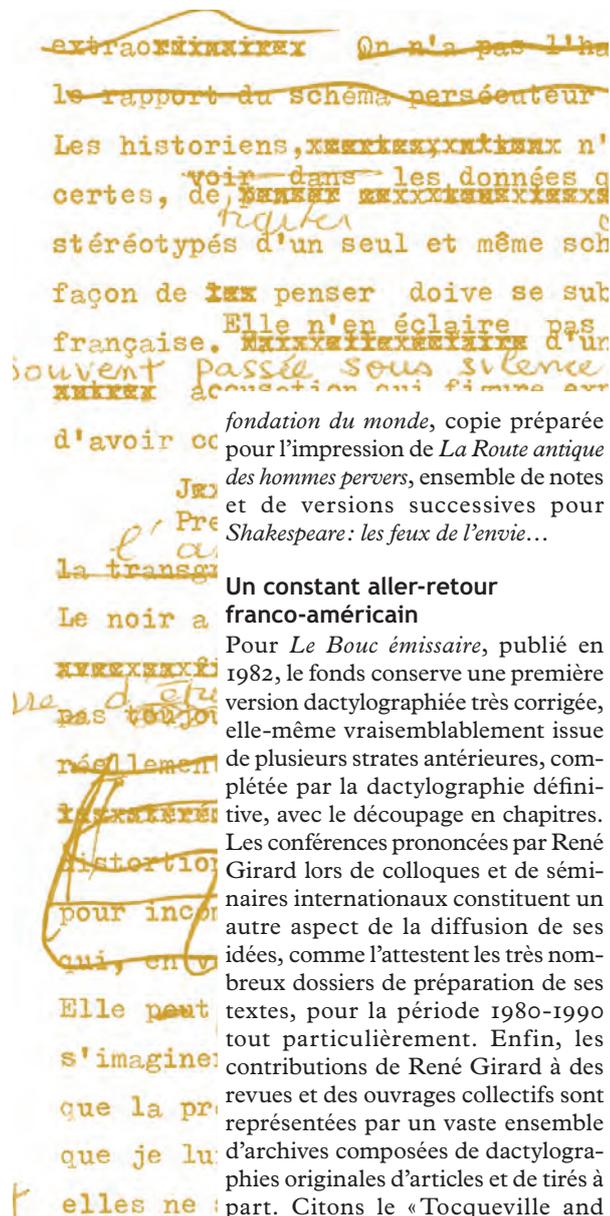
Fils du conservateur de la bibliothèque et du musée Calvet à Avignon, René Girard étudie à l'École nationale des chartes de 1943 à 1947 où il soutient sa thèse d'archiviste paléographe sur «La vie privée à Avignon dans la seconde moitié du xv^e siècle». Dès 1947 il bifurque et s'installe aux États-Unis où il effectue la totalité de sa carrière universitaire. Après un doctorat d'histoire en 1950 à l'université d'Indiana, il enseigne à Johns Hopkins et Buffalo, et termine sa carrière académique à Stanford, de 1980 à 1995.

Une pensée transdisciplinaire

Dans son premier livre publié en 1961, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, il expose sa théorie du désir mimétique à partir des grandes œuvres romanesques de la littérature occidentale, de Cervantès à Proust. Avec *La Violence et le sacré* (1972), il élargit sa réflexion au phénomène religieux archaïque en analysant le mécanisme victimaire et sacrificiel. En 1978, paraît *Des choses cachées*

depuis la fondation du monde, vaste exposé de sa pensée sous forme d'entretiens avec les psychiatres Jean-Michel Oughourlian et Guy Lefort. René Girard y précise, notamment, l'importance qu'eut pour lui la lecture des textes bibliques. En 2008, avec *Achever Clausewitz*, série d'entretiens avec Benoît Chantre, il propose une réflexion sur la violence, en prolongement des théories mimétiques.

Aujourd'hui docteur *honoris causa* de plusieurs universités, René Girard a déployé au cours des quarante dernières années une pensée profondément transdisciplinaire qui a exercé une grande influence dans les domaines de la théorie littéraire et des sciences humaines, tant en France qu'à l'étranger. Le fonds qui fait son entrée au département des Manuscrits témoigne de la richesse de ce parcours intellectuel. La genèse des grands essais de René Girard est documentée par de nombreux dossiers : fragments préparatoires à *La Violence et le sacré*, volumineux travail de mise au point du texte *Des choses cachées depuis la*



BnF, Manuscrits.

À gauche
René Girard

Ci-dessus
René Girard,
Le Bouc émissaire
chapitre 1

Guillaume Fau

La plus ancienne collection de papyrus de France

Un ensemble inédit de papyrus égyptiens vient d'être inventorié et numérisé. Le Département des Manuscrits abrite une collection de plus de deux cents papyrus égyptiens, longtemps restée dans l'ombre, en l'absence d'un catalogue exhaustif ou d'un spécialiste à demeure. En tant que chargée de recherches documentaires (possibilité offerte à un normalien agrégé durant ses années de thèse, en sus d'une charge d'enseignement à l'université), j'ai eu l'opportunité de rédiger l'inventaire et de décrire de façon détaillée ce fonds largement inédit. Les notices viennent d'être versées dans le catalogue en ligne *BnF Archives et manuscrits*. Les manuscrits numérisés sont en outre consultables sur Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF. La collection compte des pièces célèbres et de premier ordre, comme le papyrus Prisse (que les visiteurs ont pu admirer lors de l'exposition consacrée à Prisse d'Avennes au printemps 2011), l'un des plus anciens manuscrits littéraires de l'Égypte ancienne (vers 1800 av. J.-C.) ou le papyrus Cadet, un *Livre des Morts* de l'époque ptolémaïque (332-30 av. J.-C.), long de 9,20 m, publié dans la *Description de l'Égypte* (1812), avant même le déchiffrement des hiéroglyphes en 1822. À cette époque, le cabinet des Médailles est l'un des centres de l'égyptologie européenne et possède

un riche ensemble d'antiquités égyptiennes. Après la rationalisation des collections et des musées parisiens, les objets gagnent le musée du Louvre et les papyrus sont transférés au Département des Manuscrits. Le travail mené à bien a été l'occasion de (re)découvrir cet ensemble unique. De nombreux manuscrits inédits ont été étudiés, comme le *Livre des Morts* d'Ankhesenaset.

Chloé Ragazzoli

Ci-contre
A. Dubois
Remarques sur l'Acanthoglossus bruynii - *Bulletin de la Société zoologique de France* 6, 1881

Ci-dessous
Fragments
du *Livre des Morts*
d'Ankhesenaset
sur papyrus



BnF, Sciences et techniques.

Un programme de numérisation européen sur la biodiversité

Onze institutions européennes collaborent à la construction d'une bibliothèque numérique spécialisée dans les publications dans le domaine de la botanique et de la zoologie.

En étroite association avec la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle, la BnF participe à la construction d'une bibliothèque numérique spécialisée, riche de plusieurs millions de pages apportées par onze partenaires issus de neuf pays différents. L'objectif est de faciliter le travail des chercheurs travaillant dans le domaine de la taxonomie et d'offrir à un large public d'amateurs une collection de textes et d'illustrations botaniques et zoologiques unique sur le continent. Ce travail collaboratif (Biodiversity Heritage Library Europe) est financé par la Commission européenne, qui soutient ainsi l'enrichissement de la bibliothèque numérique européenne, Européana. Les documents publiés dans toutes les langues de l'Europe sont numérisés par les différentes institutions partenaires (musées d'histoire naturelle, jardins botaniques, musées nationaux, universités...). Ils font l'objet d'une océrisation qui permettra la construction d'un index multilingue de noms d'espèces (les taxons) afin de

reconstituer l'histoire de la découverte et de l'identification de la faune et de la flore du monde entier. Concentrés sur l'aire linguistique francophone, le Muséum d'histoire naturelle et la BnF ont fait le choix de la numérisation d'importantes publications scientifiques du XVIII^e au XX^e siècle, qui viennent ainsi compléter les importants fonds numérisés par les autres partenaires. La BnF, qui prévoit de numériser 500 000 pages, a traité en priorité une partie des revues les plus importantes éditées en France. En dépit du souci de complétude qui l'anime par rapport à la numérisation de ses collections, elle a toutefois dû tenir compte de la législation sur le droit d'auteur, et en conséquence renoncer à quelques titres au-delà de l'année 1930. Actuellement, une dizaine de revues totalisant 391 000 pages ont d'ores et déjà été livrées à BHL Europe et sont en ligne sur Gallica, parmi lesquelles la *Revue générale de botanique* (Paris: Klincksieck, 1889-198...).

Hervé Colinmaire



BnF, Manuscrits.

Écrire à l'âge numérique

Au cours d'une rencontre à la BnF intitulée « Pour un humanisme numérique », des auteurs sont venus témoigner de l'impact du numérique sur leurs pratiques d'écriture. Camille de Toledo vit à Berlin et a publié plusieurs romans. Également vidéaste, musicien et photographe, il a fondé la Société européenne des auteurs pour promouvoir toutes les traductions. Cécile Portier* vit à Paris, elle est l'auteur, entre autres, de *Saphir Antalgos*, édité sous forme numérique.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans le numérique ?

Camille de Toledo : Je m'intéresse au contexte technologique car cela rejoint une question profonde sur l'écriture : depuis quel lieu, quel temps écrivons-nous ? Autrement dit, c'est une question sur la focalisation, le point de vue en littérature. La technologie fait partie des données contemporaines que ma machine cérébrale intègre lorsque je me lance dans une composition. Les conditions de l'écriture au XXI^e siècle, la condition de l'écrivain sont des questions sur lesquelles je travaille. L'âge numérique du livre qui s'annonce est d'abord lié, pour moi, à un vertige de l'origine, à la dissolution constante de la notion d'authentique. Walter Benjamin a inauguré cette interrogation dans *L'Œuvre d'art au temps de sa reproductibilité technique*. Nous sommes confrontés à la dissolution de l'aura de l'œuvre d'art – l'original – et à une nouvelle équation : original = copie dans le temps numérique. Écrire aujourd'hui, c'est expérimenter le vertige de ce qui est duplicable à l'infini, et le vertige d'un texte écrit sur un code qui est lui-même un langage.

Cécile Portier : Ce qui m'intéresse, c'est la promesse d'immédiateté. La question de notre impossible nudité dans le monde, de notre recours permanent à la protection du vêtement, à la médiation des techniques, m'intéresse pour elle-même, avant celle des « nouvelles » technologies. Nous avons depuis bien longtemps troqué la présence contre l'habileté. Nous vivons aujourd'hui enveloppés de dispositifs qui nous promettent l'abolition des distances, du temps, et même une certaine fluidité de la matière. Et c'est vrai. Mais c'est également tout à fait faux. Mon écriture, je veux la situer exactement là, entre ce vrai et ce faux collés l'un à l'autre, non pour prendre parti, mais pour réintroduire du jeu dans ce double langage de l'outil. Du jeu, donc de la liberté.



The Israel Museum, Jerusalem, Israel/Carole and Ronald Lauder, New York/ The Bridgeman Art Library

Comment en êtes-vous venue à créer un blog et à intégrer le numérique dans votre pratique d'écriture ?

C.P. : Un jour je me suis rendu compte que certains auteurs avaient des blogs, des sites, qu'il y avait des paroles qui pouvaient trouver là un espace d'expression plus vivant, plus accessible. J'ai eu envie d'aller voir. J'ai ouvert un blog. Cela a tout de suite changé ma façon d'écrire. Il y a des projets dont je n'aurais jamais eu l'idée si je n'avais pas eu cet espace d'écriture et ce qu'il rend possible. Ainsi, celui nommé *À mains nues* : aborder les gens dans le métro, prendre leurs mains en photo, les faire parler de leurs mains, et faire de cela, de cette mise en présence, un texte, publié le lendemain même sur le blog.

Ci-dessus
Angelus Novus, 1920, aquarelle de Paul Klee.
Walter Benjamin, qui possédait ce tableau, y voyait une représentation de l'Histoire.

Qu'apporte le numérique à votre écriture ?

C.P. : La porosité. Dès que j'ai ouvert un blog, j'ai utilisé d'autres formes d'expression que l'écriture *stricto sensu*. Au point que l'écriture devienne le mot générique du besoin que je ressens d'élaborer quelque chose à partir du réel donné, quel que soit le matériau. L'autre apport du numérique, c'est l'intensité. Écrire s'adresse. À qui ? On ne sait pas, mais il faut bien qu'il y ait cet élan. Dans l'édition papier, le temps entre l'écriture et la parution, puis la réception, est si long qu'il n'y a plus rien de brûlant dans le geste de donner à lire. Publier au moment où un texte est important pour soi-même me semble essentiel.

C. de T. : Dans cet âge numérique nous sommes les exégètes permanents de sources ou de traces laissées par d'autres. L'âge numérique du texte est un âge du commentaire. Il réactualise le besoin archaïque d'entrer en relation avec cette matière à laquelle on redonne vie en la commentant. Pour ce qui me concerne, cela prend la forme d'une circulation, d'une arborescence de textes, et cela donne *Vies potentielles*, où le narrateur, Abraham, devient celui qui annote et commente les textes déposés, accumulés au fil du temps. Cela produit un objet-livre qui rappelle l'âge talmudique du commentaire. Je pense ne pas être le seul ; il y a beaucoup de livres de fiction qui s'inscrivent dans ce sillon, comme *La Maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski. Ce que je nomme des « Rami-fictions. »

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

* Cécile Portier travaille à la BnF.

Pour en savoir plus :

Camille de Toledo, *Vies potentielles*, Seuil, 2011. toledo-archives.net
Cécile Portier, *Saphir Antalgos*, *travaux de terrassement du rêve*, Publie.net petiteracine.net (Blog de Cécile Portier)

La Revue des livres pour enfants



► *La Revue des livres pour enfants* change de maquette et fait évoluer sa formule. Créée en 1965 sous l'égide de Julien Cain, ancien administrateur de la BnF, *La Revue des livres pour enfants* est une publication de la BnF depuis 2008. Elle est aujourd'hui la principale revue de référence pour ceux qui s'intéressent à la littérature pour la jeunesse et à l'accès au livre et à la lecture. Bimestrielle, elle s'articule en quatre parties: la partie Nouveautés propose une analyse critique de la production éditoriale. Un dossier thématique invite à découvrir la littérature pour la jeunesse d'un pays, un auteur ou un sujet emblématique. Une partie Actualités donne un éclairage sur l'actualité du livre de jeunesse dans différents domaines (bibliothèques, école, édition...). À ces parties s'adjoint dorénavant un Libre parcours pour rendre compte de l'actualité des travaux de la recherche sur le livre, la lecture et les pratiques culturelles des enfants. Désormais tout en couleurs, la revue accorde sa pleine place à l'image et met en valeur la richesse de l'illustration pour la jeunesse contemporaine. La maquette dialogue subtilement avec le passé graphique de la revue et l'histoire de la littérature pour la jeunesse tout en s'inscrivant pleinement dans la modernité. **Jacques Vidal-Naquet**

La presse à la une De la *Gazette* à Internet



Catalogue de l'exposition à la BnF du 11 avril au 15 juillet 2012, sous la direction de Philippe Mezzasalma avec la collaboration de Benjamin Prémel et Dominique Versavel 208 pages, 200 illustrations, 44 euros.

Avec le développement massif de l'information sur le web, la question est posée du devenir de la presse écrite: le papier va-t-il céder la place au tout numérique, ou les différents supports vont-ils cohabiter en se complétant? C'est pour accompagner ce questionnement que la BnF a imaginé un catalogue d'exposition d'un nouveau genre: la lecture traditionnelle s'enrichit des possibilités offertes par le numérique. Grâce aux QR codes* disséminés dans le catalogue, le lecteur peut zoomer sur des Unes, découvrir un album sur les caricatures du XIX^e siècle, accéder à des entretiens vidéos avec des acteurs de la presse contemporaine... Conçu comme une invitation à feuilleter, sur tous supports, les meilleures pages d'un livre qui s'écrit au quotidien, l'ouvrage dresse un large panorama de la presse en France, des origines à nos jours.

* Un QR code est un code-barres à deux dimensions qui permet de crypter et de stocker des informations numériques. Pour lire un QR code, il faut un téléphone mobile type smartphone et un accès à Internet depuis votre téléphone mobile.



© orotographic/Ann-H



Série *Vers le Seuil d'un monde*, 2010.

Eric Aupol, photographe des marges

Institué en 1955, le prix Niépce est l'un des plus anciens prix de photographie français. Chaque année un jury se réunit à la BnF afin de départager les candidatures de photographes de haut niveau. Eric Aupol a décidé de faire don au département des Estampes de l'intégralité du dossier qu'il avait présenté en 2011. Nous saluons sa générosité qui nous permet de faire entrer dans la collection un portfolio de 40 photographies extraites, entre autres, des séries *Vitae Nova* et *Vers le seuil d'un monde*, ample travail consacré à l'espace. La série *Vers le seuil d'un monde* « prend sa source dans le réel d'une zone en mutation ». Du paysage sans accroche pittoresque du port de Boulogne-sur-Mer, pourtant magnifié par l'atmosphère d'un jour de neige, nous passons à l'activité d'une zone industrielle à l'architecture acérée et aux contrastes colorés, puis aux ouvriers qui s'y meuvent. Cet ensemble s'impose à notre regard par l'amplitude du style et la fécondité de son approche sociologique.

Eric Aupol, né en 1969 à Charlieu (Loire), vit et travaille à Paris. Il a été lauréat de la Villa Médicis hors les murs en 2009 pour le projet *Vitae Nova, une typologie des marges en Europe*.

{ BnF

Informations pratiques

Bibliothèque Richelieu

5, rue Vivienne
75002 Paris
Tél. 01 53 79 87 93

Bibliothèque François-Mitterrand

Quai François-Mauriac,
75013 Paris

Bibliothèque d'étude
Tél. 01 53 79 40 41 (ou 43)
ou 01 53 79 60 61 (ou 63)

Bibliothèque de recherche
Tél. 01 53 79 55 06

Bibliothèque-musée de l'Opéra

Opéra-Garnier, rotonde de l'Empereur,
au coin des rues Scribe et Auber
75009 Paris
Tél. 01 53 79 37 47

Bibliothèque de l'Arsenal

1, rue de Sully, 75004 Paris
Tél. 01 53 79 39 39.

Tarifs cartes de lecteur

Haut-de-jardin
1 an : 38 €, tarif réduit : 20 €
1 jour : 3,50 €.

Recherche (François-Mitterrand,
Richelieu, Arsenal, Opéra)
1 an : 60 €; tarif réduit : 35 €
15 jours : 45 €; tarif réduit : 25 €
3 jours : 8 €.

Réservation à distance de places et de documents

Tél. 01 53 79 57 01 (ou 02 ou 03)

Informations générales

Tél. 01 53 79 59 59

www.bnf.fr

Association des amis de la BnF



L'association a pour mission d'enrichir les collections de la BnF et d'en favoriser le rayonnement. De nombreux avantages sont accordés aux adhérents. Informations: comptoir d'accueil, site François-Mitterrand, hall Est. Tél. 01 53 79 82 64

www.amisbnf.org